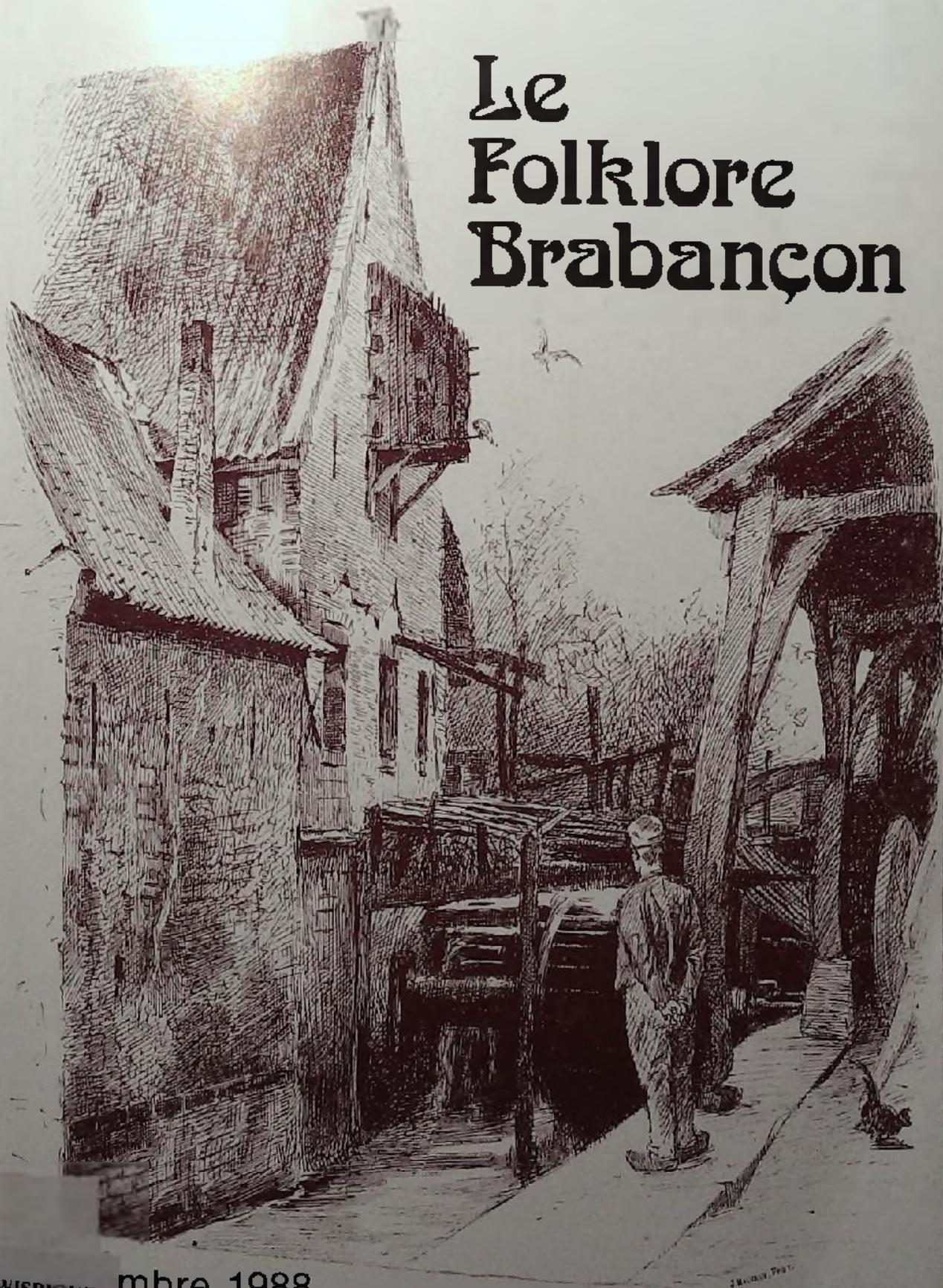


Le Folklore Brabançon



REWISRIQUE
Archives

mbre 1988

Moulin sur la Woluwe.

e trimestriel

N° 260

109

LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Décembre 1988 - N° 260

Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Président: Didier ROBER, député permanent.

Vice-Présidents: Francis DE HONDT et Willy VANHELWEGEN, députés permanents.

Directeur: Gilbert MENNE.

Rédacteur: Myriam LECHÊNE.

Conseiller artistique: Marc SCHOUPPE.

Prix au numéro: 70 F.

Cotisation 1988 (3 numéros): 250 F.

Siège: rue du Marché aux Herbes, 61, 1000 Bruxelles.

Tél.: 02/513.07.50.

Bureaux ouverts de 8h30 à 17h00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

**C.C.P. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques:
000-0025594-83**

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du «Folklore Brabançon» qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

SOMMAIRE

Ma toile a son secret, mon cadre son mystère ... (Autopsie d'un tableau) par Robert VAN DEN HAUTE	323
Sache ce que tu dis par Hadelin KERVYN de MEERENDRÉ	333
Le service de santé à l'époque Napoléonienne et son application à la Bataille de Waterloo par C. SOUMOY	363
Types peu connus ou oubliés du folklore Bruxellois et du roman pays de Brabant par Maurice DESSART	371
Croyances et superstitions d'autrefois par Willy LASSANCE	374
Synthèse évolutive du Roman Pays de Brabant. Rixensart et environs 1920 à 1960, petite histoire et folklore par Maurice DESSART	383
Une maison genre "facteur Cheval" à Bruxelles par Robert HEMMERDINGER	400
Communiqué à la presse. Prix Edgard Spaelant	402

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir prendre note de l'avis suivant:
L'année prochaine la cotisation annuelle sera de 350 F.
Le prix au numéro: 100 F.

Ma toile a son secret, mon cadre son mystère... (Autopsie d'un tableau)

par Robert VAN DEN HAUTE

Parmi les nombreuses oeuvres d'art appartenant à des collections publiques et privées espagnoles qui, en 1985, l'espace de trois mois, transformèrent le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en un musée d'une richesse inouïe, il y en avait une devant laquelle peu de visiteurs s'attardaient, obnubilés qu'ils étaient par les noms prestigieux qu'ils découvraient quasi à chaque pas. Il est vrai que celle dont il va être question était une des rares à ne pas briller d'un éclat particulier dans les annales de l'art.

Et pourtant, pour qui est familiarisé avec l'iconographie ancienne de la région bruxelloise, ce fut une découverte, un "document" unique, ce qui n'apparaissait pourtant pas à la lecture de la notice que le catalogue de l'exposition consacrait à ce tableau⁽¹⁾. Pour l'auteur de celle-ci, cette détrempe sur toile de 1,37 m. sur 1,98 m. est la *représentation graphique d'un moment du voyage qu'entreprit l'impératrice Marie le 3 août 1580, depuis Prague vers Madrid. Cette peinture, lit-on plus loin, n'est pas qu'une simple description de voyage. Elle s'inspire du désir de matérialiser la résistance miraculeuse de ce cortège à la peste qui désolait l'Italie du Nord et d'autres régions. En ce sens, elle occupe une place significative à l'intérieur du couvent madrilène créé par et pour le ressourcement spirituel des clarisses déchaussées. Mendez-Silva raconte que "lors du passage par des cités et territoires touchés par la peste, le mal cessait" et "qu'il n'atteignit aucun membre du cortège, alors que quelques-uns avaient dû se reposer dans les habitations de personnes infectées."(2)*

Disons d'abord qu'il ne s'agit pas d'un monastère de clarisses mais bien de chartreuses déchaussées, la *Cartuja Real*. Ensuite, si le catalogue dit vrai il est bien étonnant de ne pas voir de "grands malades" au bord de la route faisant appel à la compassion et à la générosité des illustres passants! On peut y ajouter aussi qu'on a rarement vu une souveraine entreprendre à pied un si long voyage. Soit! mais que dit encore la notice: *On sait que le cortège impérial traversa la Moravie, la Carinthie, la Vénétie, la Lombardie pour atteindre Gênes. Là, l'archiduc Maximilien fit demi-tour. De l'Italie à l'Espagne, le marquis de Castiglione et ses fils, parmi lesquels le futur saint Louis de Gonzague, faisaient partie de l'expédition. A Gênes, attendaient les galères de J. Andrea Doria; c'est avec elles que tous parvinrent à Barcelone. Ensuite, quand le roi sut que l'illustre impératrice, sa soeur, était en Espagne, il donna ordre au prince et à tous ses frères d'abandonner leurs quartiers*

au cloître des Descalzas et de passer au Pardo pour faire place à l'impératrice et à l'infante Marguerite, ainsi qu'il fut fait. L'infante, dont il est question n'est autre que l'archiduchesse Marguerite, fille de Marie, son fils l'archiduc Maximilien, était aussi du voyage⁽¹⁾.

L'oeuvre qu'on se propose d'examiner d'un peu plus près nous montre, toujours d'après le même catalogue, un cortège de dames et gentilshommes parcourant à pied la campagne. Dona Maria mène le cortège; la suivent sa fille l'archiduchesse Marguerite, des nobles, dames et serviteurs.

Ce texte surprend car le cadre dans lequel évolue ce beau monde n'est ni Prague, ni Gênes mais bel et bien les abords du canal de Willebroeck entre Bruxelles et Laeken! Cela est prouvé par l'existence de nombreux plans anciens de ce même site ainsi que de documents iconographiques dont les plus importants sont la grande carte levée par Mathieu Bollin vers 1600 à des fins stratégiques⁽²⁾ et l'atlas des abords du canal, oeuvre de Jean de Rofroissart dessinée soixante ans plus tard⁽³⁾, pour ne citer que ces deux-là⁽⁴⁾. Ces documents ont, de plus, l'avantage d'être figuratifs et fidèles, le second surtout. Ce qui permet d'opérer une comparaison avec le site du tableau et cela à un point tel qu'on peut avancer que pour prendre son croquis préalable, le peintre s'est arrêté sur la crête séparant les vallées des ruisseaux le Drootbeek et le Molenbeek soit à la limite de Jette-Laeken, rue Léopold 1er près du Pannenhuis.

À la droite du tableau on voit le panorama partiel de Bruxelles. De son enceinte on distingue nettement les portes par où le canal ouvert à la navigation en 1561 entrait dans la ville, puis celle livrant passage à la Senne et au chemin conduisant à Laeken (actuelle Chaussée d'Anvers) et plus haut la porte de Schaerbeek. De la cité émergent l'église Saint-Géry, les tours jumelles de la cathédrale Saint-Michel, le palais ducal du Coudenberg, la tour de l'hôtel de ville, la fine flèche du palais de Nassau et, dans le lointain, la grosse tour sise près de la Porte de Namur.

Tout en longueur, le tableau est divisé horizontalement en deux parties par le trace quasi-rectiligne du canal de Willebroeck sur lequel voquent des bateaux tandis que sur le chemin de halage de la rive occidentale on distingue des promeneurs. On y voit aussi la leybeek du canal, modeste caniveau parallèle à ce dernier et destiné à recevoir le trop-plein de la voie d'eau ou de l'approvisionner dans le cas contraire afin d'assurer la profondeur indispensable de l'élément liquide.

Au-delà du canal — soit la moitié supérieure du tableau — on trouve les prairies humides bordant la Senne dans sa traversée des villages de Schaerbeek et Saint-Josse-ten-Noode, herbages qui furent englobés fort tôt dans les franchises garennes du prince. Sur le territoire de la seconde commune on découvre, à petite distance de la ville, en un lieu retiré un petit manoir qu'on appela longtemps, se référant au Nouveau Testament, du nom de Emaus jusqu'au jour où il passa dans le patrimoine

de la famille de la Verderue (17^e siècle), patronyme qui ne tarda pas à devenir également toponyme⁽⁷⁾.

Le chemin de Laeken dit aussi chaussée de Malines serpente à l'est du canal pour gagner le pont de Laeken — on voit nettement la maison du pontonnier — où il passe sur l'autre rive et file vers l'église de ce village (actuelle Rue des Palais Outre-Ponts).



MARIE D'AUTRICHE, fille préférée de Charles Quint qui l'avait mariée à Maximilien, futur empereur d'Autriche. Portrait peint par A. More d'après l'original de Sanchez Coello (Musée Royal des Beaux-Arts, Bruxelles. Négatif A.C.L.).

Ce pont avait été restauré en 1577 et ses abords plantés d'arbres en 1588. Quant à l'église de Laeken, on nous la montre en pleine refection. La toiture n'a pas encore été relaiée car on en voit la charpente de comble et les chevrons. Il doit s'agir des travaux de restauration entrepris après les dévastations et l'incendie de l'édifice perpétrés par les calvinistes en 1581, travaux qui se poursuivirent avec grande lenteur car le sanctuaire ne sera reconsacré que le 10 septembre 1601, année qui pourrait être celle de notre tableau, celui-ci portant le millésime 1601 (ou 1607, catalogue dixit)

Si on explore la berge occidentale de la voie d'eau, soit la moitié basse de l'oeuvre, et partant de la ville, on découvre en premier lieu l'ancienne tour défensive *Santbergh*, sur un îlot artificiel. Elle était du modèle dont de nombreux exemplaires sortirent de terre au 13^{ème} siècle et peut-être, avait-elle appartenu aux défenses rapprochées de Bruxelles au temps de la guerre dite de Berthaut ou de Grimberghe. Ayant perdu toute valeur stratégique on l'avait convertie en maison de campagne. Le Président Richardot la vendit en 1605 aux pères jésuites du collège de Bruxelles aussi l'appelaient-on *Jésuite goed* ou *Tour des Jésuites*, nom qu'elle gardera longtemps, même au delà de l'Ancien Régime. Devenue guinguette et baptisée *Tivoli*, elle fut démolie en 1840 pour faire place à un établissement plus moderne⁽⁸⁾.

Plus à gauche, on découvre sur la toile un petit complexe castral qui n'est autre que le manoir de *Drootbeek*, nom du site environnant. Acquis en 1591 par le même Richardot il en demeure aujourd'hui une vieille tour carrée millésimée 1547 — année de restauration peut-on croire. Elle existe toujours, englobée dans les bâtiments de l'institut des soeurs ursulines.

Drootbeek garda ses allures champêtres jusqu'au milieu du siècle dernier. Il subit alors une métamorphose radicale et rapide lorsque, dans les prairies humides de la rive occidentale du canal, herbages ayant appartenu à la famille de Tour-et-Tassis, on créa la plus importante gare aux marchandises du pays dont les activités, jointes à celle du port fluvial voisin, verront sortir de terres de nombreux hangars et dépôts ainsi que des messageries et entreprises de transport. Des rues seront ouvertes et des maisons construites pour abriter le monde grouillant attaché à toutes ces opérations sans oublier aussi tout le charroi que nécessitait celles-ci.

Voilà donc pour le site que nous montre le tableau. Regardons le cortège qui l'anime d'un peu plus près et qui, selon le catalogue, immortaliserait un moment, un "instantané" dirions-nous de nos jours, du voyage de l'impératrice Marie.

Cette dame est peu connue des Belges du fait qu'elle ne mit qu'une fois les pieds dans leur pays.

Fille aînée et préférée de Charles Quint et d'Isabelle du Portugal et soeur e.a. du futur Philippe II, Marie avait vu le jour à Madrid le 21 juin 1528. On avait d'abord négocié son mariage — les princesses de jadis furent toujours des pions sur l'échiquier de la politique, — avec le duc

d'Orléans, projet qui ne connut pas d'aboutissement car le candidat francé mourut en 1544⁽⁹⁾.

Quatre ans plus tard, en plein accord avec son frère Ferdinand, roi des Romains, Charles Quint la maria au fils de celui-ci, l'archiduc Maximilien, roi de Bohême et futur empereur germanique; le jeune homme avait été élevé à la cour d'Espagne ce qui fait qu'il connaissait bien la famille de la cousine qu'on lui destinait.

Les noces furent célébrées en 1548.

Quelques années plus tard, en 1556, Charles Quint, dont l'état de santé laissait à désirer, invita le couple archiducal à lui rendre visite à Bruxelles, où il arriva le 17 juillet: *Ils furent reçus, lit-on dans la Nieuwe Chronycke van Brabant, à la porte de Coudenbergh, par le roi, le magistrat et les serments et conduits au palais qui, à cette occasion, avait été entièrement nettoyé et restauré.*

Le 2 août, le roi, les deux reines, Maximilien et l'archiduchesse, assistèrent, de la chambre sous la tour de l'hôtel de ville, à un brillant tournoi qui fut donné sur la Grand'place. Il y eut aussi à Groenendael, une grande partie de chasse à laquelle Charles Quint assista⁽¹⁰⁾.

Moins d'une semaine après, Maximilien et Marie s'en retournaient déjà en Allemagne fuyant Bruxelles où, avec la complicité d'un été brûlant, la peste venait d'éclater avec un désastreuse intensité."

Marie ne s'intéressa guère à sa patrie d'adoption et n'exerça nulle influence sur son époux, même lorsque celui-ci fut devenu empereur. En dehors de l'éducation de ses nombreux enfants, elle consacrait son temps à la dévotion. Aussi, après la mort de Maximilien, survenue en 1576, elle n'eut qu'un désir, nous dit son biographe Mendes-Silva, *quitter la Bohême pour se retirer volontairement de l'ambiance de la cour et fixer sa résidence définitive au couvent des clarisses déchaussées fondé par sa soeur Jeanne d'Autriche*⁽¹¹⁾. Rappelons à nouveau que



APRÈS LA MORT DE SON ÉPOUX, Marie quitte Prague (figuré ici par Bruxelles) pour gagner l'Espagne et y finit ses jours à la Captaja Real de Madrid (tableau d'un peintre non encore identifié. Chartreuse de cette même ville. (Nég. Patrimonio Nacional Madrid)

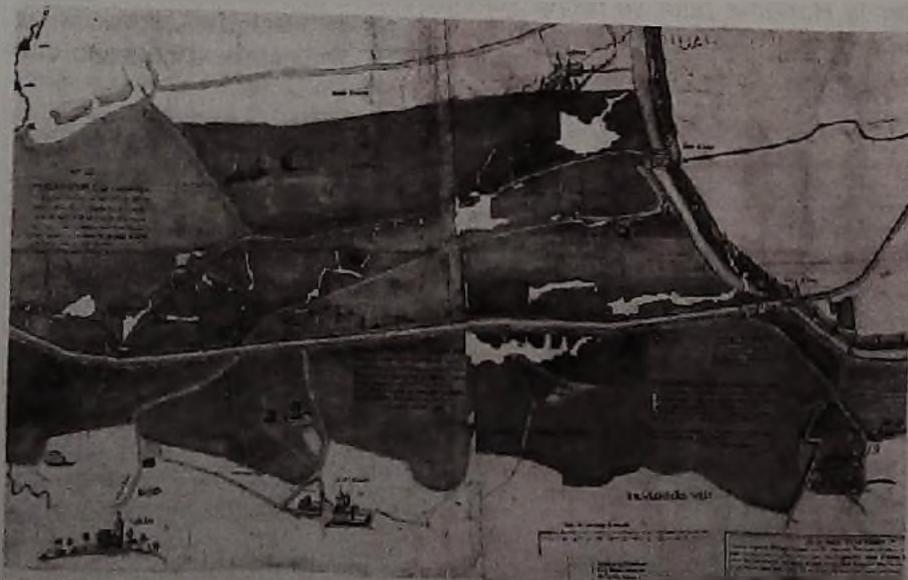
ledit monastère abritait des sœurs chartreuses et non pas de l'ordre de Sainte-Claire. C'est là que Marie mourut le 7 mars 1581.

Les Belges peuvent retenir d'elle qu'elle fut la mère de trois de leurs gouverneurs généraux : *Mathias* qui avait été l'élève d'Ogier Busbecq, célèbre diplomate, archéologue et écrivain de chez nous, *Ernest* qui mourut à Bruxelles en 1595 et reçut la sépulture à la cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule, et enfin *Albert*, son sixième fils, lequel fut marié à l'infante Isabelle, bien connue de nos compatriotes.

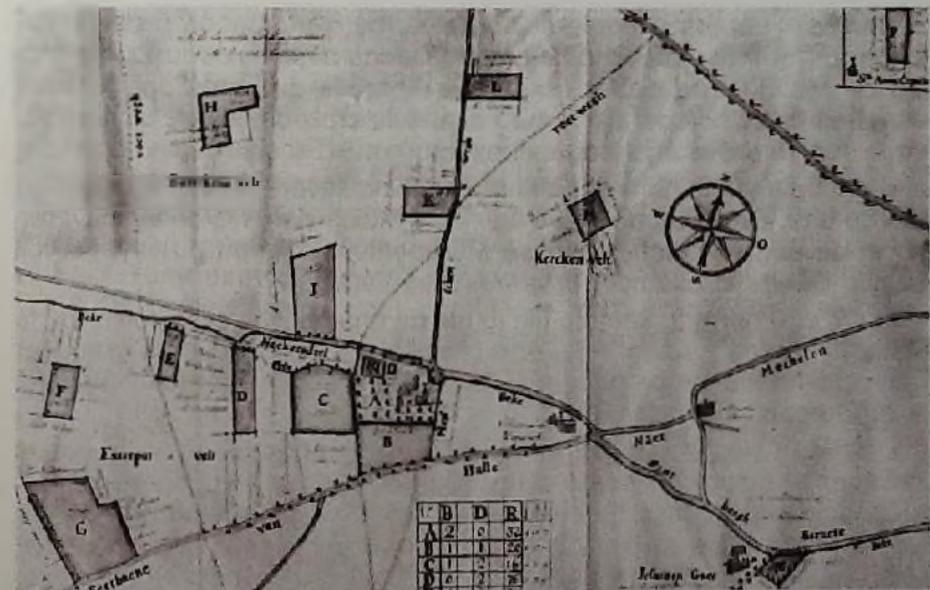
Les Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles possèdent un portrait de Marie, infante, peint par Antonio Moro d'après un original de A. Sanchez Coello qu'on peut voir à l'Escorial⁽¹²⁾.

C'est donc 21 ou 27 ans après le déplacement de Prague vers Madrid qu'un peintre fut sollicité de "matérialiser" un épisode de celui-ci. Après ce qu'on put voir ci-avant, on se pose la question de savoir si l'artiste était originaire de chez nous où avait séjourné dans nos provinces. Sont-ce Albert et Isabelle qui lui commandèrent le tableau pour décorer une salle de leur palais bruxellois, de Tervueren ou de Marie-mont ? Ou en firent-ils cadeau à la chartreuse madrilène ?

Dans ce cas, le pinceau, inconnu jusqu'à présent, choisi par le ou les commanditaires dut recevoir la liste des personnages dont la représentation sur la toile était indispensable ou désirée. Pour garantir la parfaite ressemblance avec les originaux, il aura pu s'inspirer de portraits peints ou en gravure existant dans ces mêmes demeures princières. Seul importait donc de représenter les participants du voyage, le cadre étant chose toute accessoire. D'ailleurs, qui parmi les personnages



LES ABORDS DU CANAL de Villobroek vers 1600. L'arpenteur géomètre M. BOLLIN a vu le panorama sous le même angle que le peintre du tableau de Madrid. (A. G. R.)



LE SITE DE DROOTBEEK à Laeken (1734). On y retrouve aisément les édifices figurant sur le tableau des chartreuses (A. G. R.).

autorisés à pénétrer dans l'austère chartreuse et parmi les religieuses de cette maison, après la mort de l'impératrice et de ces compagnons de route, connaissait les environs de Prague. Il ne semble pas qu'on ait peint le cortège sur un paysage qu'on avait sous la main.

Pour pouvoir identifier les personnages ayant fait partie du cortège, on les dota — après coup ? — d'un numéro. Deux édifices en reçurent également un : l'église de Laeken (le 22) et le palais ducal du Coudenberg (le 23) qu'on fit probablement passer pour celui de Prague. C'est en vain qu'on cherche les 19, 20 et 21, ils n'existent pas. Serait-ce une preuve comme quoi la toile aurait été réduite suite à un désastre ou accident, ou tout simplement usure ? Le tableau devait sûrement comporter dans l'un de ses coins ou bords un cartouche-nomenclature. Si vraiment le peintre avait oublié de donner les 19, 20 et 21, les commanditaires ne se seraient faits faute de le lui signaler ou encore de faire compléter cette énumération par une autre main, ne fut-ce qu'à la demande de ces mêmes participants ou de leur descendance. La réponse est à chercher dans les registres comptables de la *Cartuja Real* pour autant qu'ils existent encore.

Le cortège est ouvert par l'impératrice Marie habillée en religieuse, tenue qui n'est pas sans rappeler celle que portera plus tard sa belle-fille l'archiduchesse Isabelle sur le tableau de D. et J. Bte Van Heil : *La procession de Laeken* et sur *L'infante Isabelle dans les jardins de l'ancienne cour de Bruxelles* de N. Vander Horst pour ne citer que ces deux-là appartenant aux Musées de Bruxelles.

Le n° 1, l'impératrice est encadrée par deux gentilshommes en costume noir et fraise blanche comme il était de mise aux cours espagnoles de Madrid et de chez nous. Ces "gardes du corps" portent les numéros 2 et 3; ce dernier a sur l'épaule la croix de l'Ordre de Calatrava, qu'on retrouve également chez les 4 et 5⁽¹³⁾.

Un couple, sans numéro, à la mise moins sévère, emboîte la pas au trio de tête. De qui pourrait-il s'agir? De Maximilien, fils de la souveraine et de sa fille l'archiduchesse Marguerite qui furent du voyage, lui, jusque Gênes et elle qui passa aussi en Espagne?

Les 7 et 9 portent, semble-t-il, la clé de chambellan et le collier de la Toison d'Or mais cela n'a pu être précisé vu l'impossibilité d'examiner tout ce petit monde de près et à la lumière. Détail très personnel, le n° 9 est borgne.

Derrière l'élégant couple princier en viennent trois autres en habits sombres; ils sont suivis de deux fillettes et d'un garçonnet lesquels précèdent sept jeunes femmes qu'escortent plusieurs gentilshommes. Ce dernier groupe retient plus particulièrement l'attention: les jeunes femmes sont vêtues moins sévèrement mais elles portent toutes un loup! Le catalogue de l'exposition dit à ce sujet que *les masques qui cachent certains visages font probablement allusion aux jeunes orphelines qui accompagnaient l'impératrice depuis l'Allemagne et qui devaient entrer dans les ordres en Espagne. Elle les nommait "ses précieux joyaux". "Ainsi le rappelle le Frère Juan de los Angeles dans le sermon prononcé lors des funérailles" de Marie et plus loin: Les bijoux que l'impératrice amena d'Allemagne étaient un grand nombre de jeunes filles qui se firent religieuses dans divers monastères*⁽¹⁴⁾. Mais tout cela ne justifie pas le port de ce loup destiné à cacher le faciès de ces demoiselles. Le frère précité aurait-il hésité à dire la vérité? Les dits "joyaux" n'étaient-ils pas, après tout, que des prostituées décidées à rentrer dans le droit chemin et cela dans un pays où personne ne les reconnaîtrait?...

Comme on voit, ce tableau, qui n'a rien du chef d'oeuvre, ne cesse de poser des problèmes. On nous fit aussi remarquer que le chien qui trotte devant l'impératrice porte un collier qui ressemble curieusement à celui qu'on voit au cou d'un des compagnons à quatre pattes de l'archiduchesse Isabelle qu'on pouvait découvrir sur un autre tableau de la même exposition et représentant *Donna Juana de Luna* avec les dits toutous dont les noms sont connus: il s'agit d'une toile anonyme du 17^e siècle ayant décoré jadis le château de Tervueren⁽¹⁵⁾.

Et puis, il y a aussi la question — la principale —: qui a peint le voyage de l'impératrice Marie?

Invoquons une ultime fois l'impossibilité qu'il y avait d'examiner la toile de près et qu'il faut se contenter de ce que nous en dit le catalogue. D'après celui-ci on peut lire partiellement effacé sur le tableau *Hans van Der Bekage. Facit 1601 (ou 1607), soit du vivant de Marie ou quatre ans après son décès. Est-ce que, dans le premier cas, la souve-*

raine aurait accepté de prendre Bruxelles pour Prague? Nous ne le croyons pas; on peut donc croire que 1607 serait le bon millésime.

Le nom, qu'on nous dit figurer sur la toile, ne se retrouve dans aucun dictionnaire de peintres tels Thieme-Becker ou Benezit, ni dans les registres aux admissions de la gilde de peintres de Bruxelles ou d'Anvers. Il doit s'agir d'une mauvaise lecture suite à l'usure de la toile peut-être. Mais ce que l'on ne comprend pas c'est qu'un historien d'art d'outre-Pyrénées ait tranché ce noeud gordien en affirmant qu'il s'agissait bel et bien d'une oeuvre de *Hans van der Beken*. Pourquoi cette attribution? On ne le dit pas. Pour comble, le nom avancé est celui d'un



DETAIL DU TABLEAU de Madrid. On distingue nettement les remparts de Bruxelles, la tour des jésuites à Laeken. Mais ce qui intrigue est le groupe de jeunes femmes élégamment vêtues mais portant un loup sur le visage, détail pour lequel aucune explication formelle n'a pu être donnée jusqu'à ce jour.

décorateur malinois, auteur dit-on d'un Bacchus et d'une Cérés. On ne peut reprocher le fait d'avancer le nom d'un décorateur. De nos jours, il existe encore de ces artisans qui brossent aussi des toiles de chevalier. Gens possédant le métier, on ne peut les assimiler avec ce que ironiquement, on appelle des peintre du dimanche. Si leurs oeuvres sont rarement d'une haute envolée, elles ont souvent, par contre l'avantage d'être précieuses au titre documentaire.

A l'époque où le voyage de l'impératrice fut peint, vivait à Bruxelles Jan (Hans) van Beckberge, également décorateur qui, dans sa ville en 1603, venait d'achever l'ornementation de la chapelle de la confrérie de Saint-Eloi⁽¹⁶⁾. Lui aussi, pourrait se mettre sur les rangs, mais attendons qu'à Madrid le tableau soit étudié à fond. En attendant contentons-nous d'avoir trouvé un document iconographique de la plus haute importance pour les abords du canal de Willebroeck entre Laeken et Bruxelles.

Notes

(1) Nos remerciements vont à MM. VANRIE A., LORTHOIS J. et BOURGEOIS M. dont l'aide nous fut précieuse.

(2) SPLINDOUR D'ESPAGNE, Bruxelles, Palais des Beaux-Arts, 1985, catalogue, t. II, p. 605, notice C793 par M(elle) D(lle) P(éd)ron.

(3) PORMO Y MONZO. *Visitando lo no Visitable Bol. Soc. Expn. Excursionistas XXIV* (1917) et du même auteur. *En las Descargas Reales* (1917) Révisés par l'auteur de la notice de catalogue.

(4) Il s'agit de Juan Andrea DORRA, fils de Juanillo.

(5) Archives Générales du Royaume. Cartes et plans manuscrite 356. Mathieu BOLLIN était spécialisé dans les travaux hydrauliques. On lui doit la machine de Saint-Josse-ten-Noode. Le plan dont question visait à connaître les endroits en bordure de la Sambre qui pourraient être facilement sous eau en cas de siège de la capitale.

(6) Archives de la ville de Bruxelles. Atlas du canal. Ma. 790.

(7) Nous avons sur le métier une étude consacrée à Drootbaek.

(8) A.G.R., Arch. Jésuitiques, Collège de Bruxelles, n° 1233.

Jean GRUSSET, diplomate habile et excellent orateur, avait troqué son nom contre celui de son oncle maternel RICHARDOU. Homme de confiance de l'archiduc Albert; fut seigneur de Gemmes, d'Orignies et de Lembeek-lès-Hal (1540-1600); son secrétaire privé, Philippe RUBENS, frère du peintre, avait aussi du bien à Laeken.

(9) Voir note 6.

(10) *Allgemeine Deutsche Biographie*, 1884, t. XX, pp. 365-366. Les archives de Simancas possèdent de nombreuses lettres échangées par Charles Quint et sa fille préférée. Il y est souvent question des accès de goutte de l'empereur mais aussi de la mort de Marie qui n'avait toujours pas été honorée. Voir VAN DURME surtout les tomes I et II.

(11) NIENNE A. et WAUTERS A. *Histoire de la Ville de Bruxelles*, éd. III, 1969, t. I, p. 316. Maximilien voulut-il profiter de ce voyage pour réclamer les 300.000 rucats de dot de son épouse? Est-ce une fin de non-recevoir qui amena le couple à quitter si rapidement notre pays?

(12) Voir note 1.

(13) Musée Royal des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, peinture ancienne, cat. n° 412.

(14) Ordre de Calatrava ordre religieux et militaire espagnol fondé en 1168 dans cette ville de la Nouvelle-Espagne.

(15) Voir note 1.

(16) *Idem*, t. II, p. 637, notice D118.

(17) FRANKIGNOULLE P. *Notes pour servir l'histoire de l'art en Brabant*, Soc. Riv. d'Archéol. de Bruxelles. *Annales* t. 39 (1905), notices 91 et 732. RICHART: *Archives des Sciences, Arts et Lettres*, 1860-1881.

Sache ce que tu dis

par Hadelin KERVYN de MEERENDRÉ

Adresse

A mon petit-fils.

La simplicité, mon cher Arnaud, est une composante obligée d'un langage décent; a fortiori si on le veut agréable. Décence et agrément postulent la correction. Le nom que je t'ai légué étant, à cet égard — comme à d'autres, d'ailleurs — assez exigeant, je te lègue avec lui une collection pouvant baliser ton accès à ce triple objectif.

Il s'agit d'une collection, commencée il y a longtemps déjà, d'erreurs, de sottises, d'utilisations de mots impropres, de tournures vicieuses, de constructions ampoulées et d'autres incongruités que tu pourrais croire inventées pour les besoins de la cause, mais dont je t'assure qu'il n'en est rien. Toutes, je les ai — et non en Belgique seulement — soit entendues à la radio, à la T.V. ou au cours d'une conférence, soit lues dans des journaux ou imprimés divers, destinés donc à un public étendu. Les auteurs en sont donc toujours, d'une manière ou d'une autre, des personnes qui font profession de parler ou d'écrire pour le grand nombre.

Le total — encore ne s'agit-il que d'une sélection — serait affligeant s'il n'était, souvent, drôle.

L'explication?

L'ignorance? Peut-être, pour une part, ou l'inattention.

Le besoin de remplir des lignes ou de meubler des minutes malgré la minceur d'un sujet? Sans doute, quelquefois. A moins que ce ne soit, au contraire, l'excès de concision.

Mais surtout, je crois, le souci des auteurs d'accrocher l'attention par une forme originale. Ce souci est fréquemment tel qu'ils se hâtent d'adopter, sans esprit critique, un mot ou une tournure neufs ramassés ailleurs, quel qu'en soit le sens exact ou le non-sens. On en vient ainsi à la généralisation d'expressions totalement incorrectes, souvent affreuses de surcroît, parfois consacrées, hélas, par des lexiques plus soucieux d'actualité que d'exactitude. Mais que cela ne t'empêche pas, ici ou là, d'en savourer l'humour.

N'ayant, en l'occurrence, qu'un grain de jugement, sans qualification particulière en la matière, je suis dépourvu aussi de toute prétention doctorale. Je te livre tout uniment mes "perles" avec les réflexions qu'elles m'inspirent, pour leur donner une destination, sans plus.

Tu en feras l'usage que j'espère.

Si d'autres en profitent aussi, tant mieux.

Si non, je me dirais, comme Cyrano: "Et puis, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile."

Table des matières

- ADRESSE	p. 333
- TABLE DES MATIERES	
- SYNTAXE	p. 334
- EXPRESSION USUELLES	p. 338
- DES VERRES. Verbes maltraités	p. 339
Verbes en "... ionner".	p. 341
- SENS ET CHOIX DES MOTS Etymologies déviées	p. 342
Mots ambigus	p. 343
Mots labous	p. 343
Abus de préfixes	p. 344
Pluriels	p. 345
Pléonasmes	p. 345
Concisions excessives	p. 345
Mots confondus	p. 346
Mots qui visent mal	p. 347
Mots dont on abuse	p. 348
Mots improvisés.	p. 350
- ARITHMETIQUE - PHYSIQUE. Plus ou moins	p. 352
Préfixes multiplicateurs	p. 352
Dimensions et unités simples	p. 352
Francs et centimes	p. 353
Unités complexes	p. 353
Un pas désespéré	p. 353
- ANGLICISMES	p. 354
- BELGICISMES	p. 358
- PRONONCIATION DES NOMS ETRANGERS	p. 358
- DROLERIES	p. 359
- JARGON SPORTIF	p. 360
- INDEX ALPHABETIQUE	p. 361

Syntaxe

Il est une règle élémentaire fréquemment malmenée. Rares sont les imprimés, rarissimes les discours où elle n'est maintes fois violée. Si son énoncé peut sembler quelque peu sibyllin, elle se comprend aisément à l'examen des nombreux exemples qui suivent.

La voici : *lorsqu'un membre de phrase implique un sujet, celui-ci est, sauf indication contraire, le sujet de la phrase elle-même.*

Une infraction, dont résulterait une discontinuité dans la construction de la phrase, serait avec raison traitée d'anacoluthie (avec un clin d'oeil, au passage, au capitaine Haddock). Voilà les auteurs prévenus !

- Dans la relation d'un accident :
"Une voiture conduite par M. ... se dirigeait vers N. pour aller rendre visite à ses parents, lorsque..."
Une voiture qui rend visite à ses parents ? Ou plutôt "M. ... se dirigeait en voiture vers N. pour aller rendre visite à ses parents, lorsque ..." ?
- Dans un avis publicitaire :
"Faut-il que la voiture V. soit bonne, pour en vendre un million d'exemplaires ?"
Ou plutôt "pour qu'en soit vendu un million ...", car ce n'est pas la voiture qui vend.
- Dans la relation d'une agression :
"Les victimes avaient été abattues par les meurtriers pour leur prendre leur voiture."
Ça, c'est le monde à l'envers. D'ailleurs, abattues, comment les victimes pouvaient-elles prendre la voiture des meurtriers ? Alors que la forme active, toute simple, était correcte "Les meurtriers avaient abattu leurs victimes pour..."
- Encore le monde à l'envers dans une information parmi les faits divers :
"La gendarmerie a arrêté le boucher B. pour avoir vendu de la viande impropre à la consommation."
Non, il ne s'agit pas d'un scandale, de la gendarmerie qui arrête un innocent alors qu'elle est rendue coupable d'un délit. Ce n'est qu'une faute de rédaction. Il fallait écrire "... a arrêté le boucher B. qui avait vendu ..."
- L'usage d'un participe présent est un piège bien tentant en l'occurrence. En voici des exemples.
- Combien d'éditions sont annoncées avec une formule finale telle que "La brochure peut être obtenue en s'adressant à ...". Combien de recommandations ou de spécifications sont écrites sous la forme "Le meilleur résultat est obtenu en disposant l'appareil ...".
Or, ce n'est ni la brochure qui s'adresse, ni le résultat qui dispose l'appareil. Une aversion déplacée à l'égard du pronom "on" pourrait être la coupable. Tout rentre dans l'ordre, en effet, si l'on écrit "On peut obtenir la brochure en s'adressant à ..." et "On obtient le meilleur résultat en disposant ..." car c'est bien "on" qui est l'agent actif.
- Dans un article technique : "Le générateur charge la batterie tout en conduisant." Ce n'est pas le générateur qui conduit, ni d'ailleurs, le fait que la voiture roule qui charge la batterie. Comprendons donc "Le générateur charge la batterie dès que le moteur tourne."

- Les dictons eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette contagion. Au fait, ne seraient-ils pas responsables de la propagation du virus? Ne dit-on pas, comme si l'appétit mangeait, "L'appétit vient en mangeant"?

Les exemples suivants recèlent toujours le même solécisme. Ici, c'est de nouveau un verbe à l'infinitif qui est en cause

- Sur une affiche en faveur d'un habillement coloré :

"La vie est trop courte pour s'habiller triste."

La vie qui s'habille? Triste, ... mais surtout idiot.

Extrait d'imprimés divers :

- "Le matériel est examiné en vue d'accorder la marque d'approbation ..." au lieu de "en vue de recevoir ..." ou "en vue de l'octroi de ..."

- "Cet ouvrage a pour but de connaître ..." au lieu de "de faire connaître ..."

- "Le dossier n'est pas assez explicite pour se rendre compte ..." au lieu de, cela va de soi "pour qu'on puisse se rendre compte ..."

- "La Conférence est favorable à l'extension du procédé sous réserve de respecter certains conditions" à rectifier en "sous réserve du respect de ..." car ce n'est pas à la Conférence elle-même qu'il incombera de respecter.

- "Les nouveaux missiles éviteront de relancer la guerre froide." Par eux-mêmes, ces missiles ne feront rien du tout. Il fallait "L'existence des nouveaux missiles permettra d'éviter que soit relancée ..."

- "Les rideaux sont tirés pour projeter des diapositives." Des rideaux qui font de la projection? On comprendra "en vue de la projection ..."

Parfois, un seul mot peut, en syntaxe, disqualifier un énoncé. En voici deux exemples.

- Dans un feuilleton :

"Je viendrai vous prendre afin d'effectuer ensemble le trajet."

"Ensemble" ne se rapportant qu'à "je" est boîteux; lisons comme si ce mot était remplacé par "avec vous".

- Dans le rapport d'un incident :

"Une particule radioactive était par mégarde tombée au sol."

On prête à de telles particules beaucoup de malice, mais elles ne sont, par elles-mêmes, capables ni de garde ni de mégarde. Il fallait donc préciser "par mégarde d'un opérateur".

Encore des variations sur le même thème.

- On demandait à une célébrité de raconter sa carrière. Elle commença par ces mots :

"A l'âge de neuf ans, mon père est décédé."

Non, il ne s'agissait pas d'un cas de paternité étonnamment précoce. La célébrité pensait dire "A l'âge de neuf ans, j'ai perdu mon père."

Les avis nécrologiques n'échappent pas à ces funestes erreurs.

- En l'un d'eux, une pensée liminaire se lisait : "Après une vie de bonté et de dévouement, le Seigneur lui dit : passons sur l'autre rive." Ainsi exprimée, cette pensée rappelle que le Seigneur avait eu en tout une vie exemplaire, mais n'indique rien au sujet du défunt. L'intention était, au lieu de "le Seigneur lui dit", d'écrire "il répondit à l'invitation du Seigneur".

- On peut aussi se tromper en moins de mots :

"On annonce le décès, survenu à l'âge de 89 ans, de M. ..."

L'âge du défunt n'est pas donné, mais son décès était âgé de 89 ans. La suppression de "survenu" remet les choses en place.

Mais revenons à des exemples plus souriants.

- Dans un récit de voyage :

"Les repas ne prennent sur des tables basses, assis à même le sol." C'est-à-dire que les repas sont assis !

- Dans un autre : "Une boussole est nécessaire pour ne pas se perdre."

Est-ce la boussole qui risque de se perdre, ou l'auteur qui l'a perdue?

- Sur une bouteille :

"Ce vin primeur doit être bu frais afin de mieux en apprécier son bouquet."

Il n'y a dans ce texte pas moins de trois erreurs, sans compter que "primeur" est un substantif et non un adjectif :

1. c'est le vin qui apprécie le bouquet;

2. mieux? Mieux que quoi?

3. "en" et "son" sont redondants.

Qu'il eût été plus joli de trouver "... afin de livrer tout son bouquet." !

Le même outrage à la syntaxe peut, enfin, se retrouver aussi en l'absence de phrase avec un sujet dûment exprimé.

- Tel est le cas, sur un emballage de produit alimentaire, de la mention "Prêt à consommer".
Comme il est à présumer que le sujet est le contenu de l'emballage, il n'y a pas à espérer qu'il consomme quoi que ce soit. Il fallait indiquer "Prêt à être consommé" ou "Prêt pour la consommation".

Expressions usuelles

Non seulement faut-il connaître correctement les expressions dont on fait usage, encore faut-il les utiliser à bon escient.

- Un polémiste a écrit: "Le chat gouvernemental a accouché d'une souris."
Si, encore, il avait écrit "La chatte" !
En réalité, le dicton veut que ce soit la montagne qui a accouché.
- Ne pas confondre "Avoir du plomb dans la cervelle" et "Avoir du plomb dans l'aile".
En avoir dans la cervelle est bénéfique; cette métaphore vaut pour une cervelle au jugement pondéré et sage. En avoir dans l'aile, comme l'oiseau atteint par le chasseur, se dit, par exemple, d'une entreprise qui se porte mal, qui "bat de l'aile".
- Autre analogie cynégétique, on peut évoquer un sujet plus ou moins opportunément comme le chien du chasseur "lève un lièvre" de son gîte. Qui dira à ce propos "soulever un lièvre" risque fort de susciter des sourires narquois.
- Si l'on veut conclure le récit d'un exploit par "Après cela, on peut tirer l'échelle", il est recommandé de ne pas se tromper en disant "... tirer la chaîne", ce qui a un certain relent d'installation sanitaire.
- "S'exprimer du bout des lèvres", c'est s'exprimer faiblement, sans ardeur ni conviction. "Examiner un document du bout des lèvres" n'est qu'une stupidité.
- "Tourner le glaive dans la plaie" est déjà assez cruel. "Retourner le glaive dans la plaie", comme cela s'entend souvent, c'est-à-dire l'en retirer pour l'y enfoncer le manche en avant en le manoeuvrant par la lame, n'est guère confortable pour l'opérateur, encore moins pour la victime.

Certains ont d'ailleurs modernisé le procédé en parlant de remuer le canon dans la plaie; on espère qu'il s'agit du canon d'un pistolet et non d'une pièce d'artillerie.

- Avoir l'habileté, l'adresse requise pour une certaine exécution, c'est aussi avoir le tour de main.
Exécuter un travail simplement et vite, c'est l'exécuter, non en un tour de main, mais en un tourne-main.
- Dans la phrase "Il n'y a plus aucune crainte à avoir", "aucune" renforcée, comme souvent en français, la négation "il n'y a plus". Mais il y a des limites à cette gymnastique.
"Vous n'êtes pas sans savoir" est une façon originale peut-être, alambiquée certainement, de dire "vous n'ignorez pas", "vous savez".
Or, j'ai connu un scientifique qui, dans son rapport annuel à une assemblée, introduisait chaque fois "Vous n'êtes pas sans ignorer"; il disait ainsi "vous ignorez" en croyant dire "vous savez".
- Quand il est question de faire le maximum pour réduire les dépenses, on n'entend que trop souvent "réduire les dépenses au maximum". C'est une ellipse maladroite pour exprimer précisément le contraire: "réduire les dépenses au minimum".
- "Si vous voulez", incidente irrépréhensible en soi, devient agaçante par la fréquence à laquelle elle revient dans la bouche de certains orateurs. A la troisième récurrence, je suis toujours tenté d'interrompre le discoureur pour lui dire: "Si je suis ici à vous écouter, c'est que je veux bien. Faites donc, je vous prie, l'économie de tous ces "si vous voulez"."
- Entendant à la radio "Cette nuit, la princesse a donné le jour à un fils", n'était-il pas normal qu'un enfant demandât à sa maman "Comment elle a fait, la princesse, pour donner le jour pendant la nuit?".

Des verbes

Verbes maltraités

Parmi les verbes dont l'usage défectueux est fréquent, j'ai épinglé les suivants.

- Démarcher.
Un docte conférencier parlait un jour de "démarcher les avantages d'un produit".

Or, **démarche** et **démarcheur** existent, mais non le verbe **démarcher**. Existerait-il, que l'accorder de la sorte avec un complément suppose un esprit assez lourd.

- Devoir

"Doit" suivi d'un verbe à l'infinitif indique une obligation; aucune contestation à ce sujet.

Cela ne va plus lorsqu'on use de "ne doit pas" pour formuler une interdiction, car ces termes n'indiquent qu'une absence d'obligation. Si l'on dit, par exemple, qu'une échelle ne doit pas être en bois, elle peut être en bois, en métal, en fibres synthétiques, etc.

Si l'on dit, par contre, étant donné que la peinture pourrait dissimuler des défauts du bois, qu'une échelle de bois ne doit pas être peinte, c'est faux. L'exactitude requiert "doit ne pas être peinte", ce que d'aucuns estiment inélégant, qu'ils disent alors qu'il est interdit de la peindre. Mais il serait non moins valable d'écrire simplement, sans l'auxiliaire "doit", que l'échelle de bois n'est pas peinte; on comprendrait parfaitement que, si elle l'était, elle ne serait pas conforme à la prescription.

- Interdire.

De nombreuses villes et bourgades françaises sont agrémentées de surfaces gazonnées portant un écriteau "Pelouse interdite".

Perplexité?

Pourquoi interdire la création de pelouses? Pourquoi en avoir réalisées malgré cette interdiction? Pourquoi ce cynisme d'un rappel de l'interdiction sur les lieux-mêmes de la contravention?

Une explication simple est vraisemblable: une municipalité s'est un jour trompée en écrivant "Pelouse interdite" au lieu de "Accès interdit", et les autres ont copié la bévue.

Beaucoup d'exploitants de salles de spectacle ou d'autres endroits seraient surpris d'apprendre que "Enfants interdits" signifie "Enfants stupéfaits, interloqués", dans le second sens de ce verbe. Dans son sens premier, ils devraient annoncer "Interdit aux enfants", car c'est leur assistance au spectacle ou leur admission à la salle qui est interdite et non les enfants eux-mêmes.

Fort à la mode, hélas quant au fond, est la locution "Untel est Interdit de séjour". Elle procède de la même acception vicieuse. On dira plus correctement d'Untel qu'il est frappé d'interdiction de séjour, car le séjour est interdit et non le personnage.

- Partager aux autres.

On partage forcément, non à d'autres, mais avec d'autres. Il est donc superflu de le spécifier, sinon pour préciser avec qui se fait le partage.

On en dirait autant de "partager ensemble".

- Persister.

Faisant allusion aux dépositions auprès de la police dont les procès-verbaux se terminent par la formule "le déclarant ... après audition, persiste et signe", le mot "persiste", employé dans n'importe quel contexte, est généralement suivi de "et signe" bien qu'il n'y soit, au fond, pas question de signature. La facétie est tellement ordinaire qu'elle a depuis longtemps cessé d'être drôle.

Bravo à qui manifeste l'originalité d'user de "persiste" sans le faire suivre du sempiternel "et signe".

- Programmer.

Ce verbe ne s'emploie qu'à tort pour signifier "composer le programme" d'une manifestation, culturelle ou autre, ou y inscrire tel artiste ou tel numéro. Il est, en effet à réserver au domaine de l'informatique.

- Quereller.

On peut quereller quelqu'un, mais, au point de vue du style, il faut préférer se quereller avec lui. Quant à dire "une question querellée", c'est oublier qu'existe le terme "controversée".

- Réaliser.

Dans le domaine de la formation personnelle, "se réaliser" s'entend à toutes les sauces alors que, à la réflexion, cela ne signifie strictement rien; une prévision peut se réaliser, non une personne. Les expressions ne manquent pas pour dire, à propos de jeunes, par exemple, développer sa personnalité, atteindre son épanouissement, réaliser son idéal, etc.

Le jargon sportif, entre autres, a popularisé des formules telles que "réaliser un temps", "réaliser le meilleur temps", etc., qui, en elles-mêmes, n'ont aucun sens; le temps est une réalité, quoi qu'on fasse, et n'a nul besoin d'être réalisé. Sportifs ou autres peuvent réaliser des performances, non des temps.

- Réciproquer.

D'un usage fort commode aux époques d'échange de vœux, ce verbe, d'ailleurs laid, est heureusement inexistant, tout simplement.

- Spolier.

On a pu lire et entendre en diverses occasions des considérations sur "la récupération des biens spoliés durant la guerre".

Des propriétaires spoliés, oui. Les biens, eux, ne furent que l'instrument des spoliations.

Verbes en "onner"

Il est exact que "addition" a donné le verbe "additionner" mais "dimension" n'a pas donné lieu à "dimensionner". Gardons-nous donc de généraliser.

Que de substantifs issus de verbes simples ont engendré à leur tour des verbes lourds, sinon pédants. Certains de ces derniers ont, il est vrai, acquis un sens particulier que n'ont pas les premiers verbes, mais, avant d'y recourir, demandons-nous si le verbe original, toujours plus élégant, n'est pas suffisant.

Voici quelques exemples de retours à la source :

- actionner - action - agir ;
- auditionner - audition - entendre ;
- fusionner - fusion - fondre ;
- positionner - position - poser ;
- promotionner - promotion - promouvoir ;
- réceptionner - réception - recevoir ;
- solutionner - solution - résoudre ;
- suggestionner - suggestion - suggérer ;
- visionner - vision - voir ;
- émotionner - émotion - émouvoir, et, en particulier, la forme fréquente "émotionné" au lieu de "ému".

Le trio "impressionner - impression - imprimer" ne s'introduit dans cette liste que pour mémoire car le premier verbe est assez rarement utilisé dans le sens du second.

Le record revient sans doute à ce professeur de sociologie qui, jugeant "concevoir" indigne de son niveau, lui substituait "conceptionner". Record d'élégance ... ou de ridicule ?

Sens et choix des mots.*Etymologies déviées.*

- Anonyme.
Chacun sait que cet adjectif signifie "sans nom".
Pourquoi, en ce cas, une "société anonyme Dupont" ?
Parce que — il serait vain de le regretter — "société anonyme" ne désigne pas ce que l'adjectif exprime, mais indique une société dont le statut juridique répond à des dispositions légales déterminées. Tant pis pour la logique.
- Pétrochimie.
J'ai rencontré pour traduction de ce mot dans une autre langue "chimie de la pierre". Le traducteur avait parfaitement raison, au point de vue de l'étymologie. Il ignorait cependant qu'en français ce mot est

une contraction, d'ailleurs discutable, de "pétroléochimie", le mot pétrole lui-même signifiant "huile de roche".

Mots ambigus.

- Action.
Lorsqu'il est question d'une "action syndicale", il convient de se rappeler, puisqu'elle signifie généralement "grève", que c'est surtout d'inaction qu'il s'agit.
- Communautaire.
Si une révérende soeur, ayant fait vœu de pauvreté, parle de "notre" parapluie, elle rappelle que ce précieux instrument appartient à sa communauté religieuse, il est communautaire.
Dans notre pays assez riche pour consacrer des milliards à se priver d'une richesse, nombre de politiciens, se croyant politiques, s'acharment à le scinder selon des critères linguistiques et n'ont à la bouche que les "problèmes communautaires". Visant les relations entre les communautés, ils devraient savoir que ce sont là des "problèmes inter-communautaires" et non des problèmes propres à une communauté, comme ils l'expriment. Et tant pis pour l'esthétique du mot. Quant à l'esthétique de "communautarisation"... !
- Décime.
Par analogie avec "centime" pour la centième partie du franc, on pourrait espérer que "décime" représente dix centimes. Hélas, les taxes exprimées en "décimes additionnels" n'ont depuis belle lurette plus de comme mesure avec cette parcelle du franc.
- Fédéralisme.
Fédérer des entités éparses est sympathique.
Viser le fédéralisme en divisant ce qui est uni ne peut être que la naïveté ... ou de l'hypocrisie.
- Progressiste.
Tout partisan de progrès — qui ne l'est ? — est un progressiste, il est parfaitement possible de l'être sans professer ipso facto des théories de gauche.
- Travailleur.
Que ce terme désigne un "manuel" ou un employé modeste, c'est bien.
Mais un patron ou un indépendant qui se démène 12 à 14 heures par jour, samedis et souvent dimanches compris, pour tenter de maintenir son entreprise en vie en dépit d'innombrables obstacles, n'est pas un travailleur, non ?

Mots tabous

- Nous savons tous que qui veut acheter des petits pois en boîte chercherait en vain une boîte marquée "pois gros", les gros sont étiquetés "moyens", les moyens "fins" et les fins "extra fins". (Je ne suis pas loin de croire que les plus gros sont expédiés en Angleterre). L'astuce fait sourire, sans plus.
- Pour éviter des complexes à ses élèves, un institut appelle une classe de rattrapage "atelier de remédiation". Curieuse manière d'enseigner le bon langage avec des vocables inexistantes !
- Des pays sous-développés, il n'y en a plus ; ils sont tous devenus des pays en voie de développement, même si certains, par malheur, se développent à reculons.
- Des sourds, des aveugles, il y en a encore, hélas. Cela change-t-il quelque chose à leur infortune de se savoir qualifiés de "mal-entendants" ou "mal-voyants" ? Une telle pruderie serait grotesque si elle n'était cynique.
Ira-t-on jusqu'à appeler "mal-vivants" nos parents et amis parvenus à la vie éternelle ?

Abus de préfixes.

- Désapprouver.
Si je ne suis pas d'accord, je désapprouve.
Mais si je rejette, si je condamne, je réproouve.
- Désengager.
L'antonyme de "engager" étant "dégager", la reconnaissance de "désengager" ressemble fort à une justification a posteriori d'un usage antérieurement blâmable. A la fin d'une guerre atroce, les Américains réussirent à se dépêtrer, à se débourber, à se dégager du Vietnam ; point ne leur fallut, pour ce faire, se "désempêtrer", se "désembourber" ni, comme on l'a tant dit et écrit à l'époque, opérer leur "désengagement".
- Reconversion.
A l'entrée en guerre de son pays, un fabricant de machines à coudre s'est adapté à la fabrication de mitrailleuses ; c'est une conversion. La paix revenue, il est retourné à ses machines à coudre ; c'est une reconversion. S'il a préféré se lancer dans la fabrication de machines de cuisine, c'est aussi une reconversion, c'est-à-dire une nouvelle conversion.
Or, il est rarissime que l'on ne dise pas d'un fabricant qu'il se reconvertit alors même qu'il ne s'agit que d'une première conversion.

Renchérissement.

Une denrée dont le prix augmente subit un renchérissement.

Par contre, le traitement d'un minerai en vue de l'obtention d'une teneur plus élevée en métal n'est pas un renchérissement, mais un enrichissement.

*Pluriels.**- Media.*

Si l'on admet ce terme pour désigner — c'est à la mode ! — les moyens de communication de masse tels que presse, radio, ..., il faut au moins admettre que ce néologisme n'est autre que le pluriel du latin "medium". C'est donc ce dernier mot qui sied au singulier, acquérant ainsi un sens supplémentaire.

- P.M.E., V.I.P.O.

"Petites et Moyennes Entreprises", nos oreilles en tintent journellement. Où cela devient comique, c'est lorsqu'un orateur, emporté par son sujet, parle d'une P.M.E., comme si une entreprise pouvait être à la fois petite et moyenne.

La boulette est fréquente lors de l'usage de sigles n'ayant, par essence, pas de singulier. Il en est ainsi, par exemple, lorsqu'on parle d'"un V.I.P.O." pour désigner une personne susceptible de bénéficier des dispositions applicables aux "Veuves, Invalides, Pensionnés et Orphelins". Un peu d'attention ne ferait pas de mal.

*Pléonasmes.**- Degré hygrométrique.*

L'hygrométrie étant la mesure de l'humidité de l'air, il est aussi nécessaire de préciser "degré hygrométrique de l'air" que de dire, en parlant bois, "du bois d'arbre".

- Traction avant.

Cette locution abonde dans la littérature automobile, sans que ceux qui l'utilisent se doutent de leur erreur.

Une "traction" est nécessairement "avant". Si la motricité est sur les roues arrière, il s'agit, non d'une "traction arrière", ce qui est une contradiction en soi, mais d'une "pulsion".

Concisions excessives.

Voici quelques perles cocasses si on veut les comprendre littéralement, en faisant abstraction d'une rectification introduite par la seule habitude.

- Augmentation.

La presse annonce une augmentation des coiffeurs. En taille? En poids? En nombre? Non point. Cela concerner le coût de leurs services.

De même, quand un maraîcher proclame "les poireaux ont diminué", il éloignerait le chaland si l'on ne savait qu'il signale une diminution de leur prix.

- Centrales fossiles.

L'auteur de cet assemblage ne visait pas les centrales électriques de la préhistoire, mais celle produisant leur énergie en brûlant des combustibles extraits du sous-sol.

- Crevaisson.

Il n'y a pas lieu de se désoler en entendant "Notre champion a crevé". Il a simplement crevé un pneu.

- Dernière minute.

"Une dernière minute vient de tomber" est très inquiétant, avec une allure un peu macabre. Comment, d'ailleurs, une minute peut-elle choir?

Que l'on se rassure! C'est du jargon journalistique pour dire "Une dépêche vient de s'inscrire, en dernière minute, sur nos téléscripteurs".

- Un trou en quoi?

Oui, je l'ai lu imprimé: "un trou en matière isolante".

Pour la tranquillité d'esprit du lecteur, voici en termes compréhensibles ce que l'auteur voulait exprimer: la canalisation électrique pénétrer dans l'enveloppe métallique de l'appareil par un trou muni d'une collerette en matière isolante. Comme excès de concision, qui dit mieux?

Mots confondus.

- Flottaison - Flottation - Flottement.

Il n'est pas rare d'entendre des considérations sur la "flottation" d'une monnaie, par exemple.

Or, on parlera correctement du chargement d'un navire jusqu'à la limite de la ligne de flottaison, d'un procédé industriel de triage par flottation de certaines substances, et du flottement pour les fluctuations d'une grandeur telle que la monnaie, comme, au figuré, pour les hésitations manifestées par des comportements divers.

- Prévoir — Prévenir.

Il n'y a guère, des milliers de panneaux joutant nos routes portaient, dans les deux langues nationales, le texte "Voir un enfant, c'est prévoir l'accident."

Pourquoi est-ce adieux?

Parce que cela signifie: si vous voyez un enfant, vous réalisez qu'un accident va se produire.

Tandis que si l'on avait écrit "... c'est prévenir l'accident", la signification serait devenue: si vous voyez un enfant, vous prenez vos dispositions pour éviter un accident.

Cette énormité est d'autant plus inexcusable qu'il est couramment traité de la prévention, non de la prévision, des accidents.

- Sécurité - Sûreté.

On parlera d'un dispositif de sécurité s'il est conçu pour prévenir ou pour minimiser les effets des accidents.

Sûreté est synonyme de certitude, d'assurance. Une porte est munie de serrures de sûreté. Un chirurgien opère avec une sûreté remarquable.

En néerlandais, la distinction est plus claire, quoique la confusion y soit également fréquente: "veiligheid" pour sécurité et "zekerheid" pour sûreté.

Mais le cran de sûreté d'un pistolet, rendant impossible son fonctionnement intempestif, est aussi un dispositif de sécurité!

Mots qui visent mal.

- Protection.

"La scie est protégée par un garant."

"La passerelle est protégée par une balustrade."

"Les pièces nues sous tension sont protégées contre les contacts accidentels."

Autant d'expressions, autant de contressens.

Car les utilisateurs sont à protéger, non les objets: la scie est munie d'une garde (et non d'un garant); la passerelle est équipée d'une balustrade; les pièces nues sous tension sont disposées derrière un écran.

Il y a, il est vrai, une référence fameuse. Tous ceux qui emploient du personnel connaissent par obligation les impératifs d'un monumental "Règlement Général pour la Protection du Travail". En France, le monument analogue est, plus logiquement, le "Règlement Général pour la Protection des Travailleurs".

- Ceintures.

Il existe de très sérieuses spécifications relatives aux "ceintures de sécurité pour automobiles". On se demande à quoi accrocher ces ceintures pour qu'effectivement les automobiles soient en sécurité. Peut-être à des ancrages dans leurs garages?

Le plus bizarre est qu'il y a, à ces spécifications, une annexe concernant les "ceintures de sécurité pour enfants".

Seuls les lecteurs intelligents — ils le sont heureusement tous — comprennent que lesdites spécifications visent les ceintures pour automobilistes et leurs enfants.

Mots dont on abuse

- Alternatif

"Un député demande à l'opposition de proposer un budget alternatif" a-t-on pu lire dans un compte-rendu.

Alternatif est, par exemple, le mouvement d'un piston d'une machine; il n'atteint une position extrême dans son cylindre que pour rebrousser aussitôt à l'autre position extrême et ce, à une fréquence parfois très élevée.

Le député demandait-il la proposition d'un budget à ce point versatile? Ou plutôt "une variante" ou "une alternative au budget"?

- Ambiance.

Un organisateur de réjouissances quelconques cherche à attirer du monde en promettant "de l'ambiance". Il perd de vue que ce terme ne vaut que par le qualificatif qui l'accompagne; une ambiance peut être bruyante ou silencieuse, claire ou sombre, gaie ou sinistre.

- Cadre

Voici un plaidoyer sans espoir, tant ce mot est ancré dans le langage avec une signification de mauvais aloi.

Qu'est-ce qu'un cadre, sinon un objet destiné à encadrer? Il a normalement quatre côtés; un cadre rond ou ovale en a une infinité. Un cadre à un seul côté est une ineptie.

Au figuré, on dira, par exemple, que des arrêtés d'exécution sont pris dans le cadre de telle loi, c.à.d. à l'intérieur des limites fixées par cette loi. Un cadre est aussi un nombre réduit de personnes compétentes "encadrant" les exécutants d'une tâche ou d'un ensemble de tâches. Un individu, quel que soit son niveau, n'est pas, à lui seul, un cadre.

Hélas! Le nombre d'organismes groupant "les indépendants et les cadres" indique bien que sont visés des individus. Ne parle-t-on pas d'un employé "cadre spécial temporaire"? C'est à tel point que pour désigner vraiment un cadre, on parle de "staff".

Rendons donc à ce mot son sens collectif et disons alors, pour le titulaire d'un poste à responsabilité, "un agent de cadre".

- Formidable.

L'inflation aidant, "formidable" est devenu une manière à la mode de dire "grand", bien que son élasticité lui prête des sens aussi divers que "sympathique" ou "favorable". Il est pourtant bon de savoir que

cet adjectif signifiait jadis "susceptible d'inspirer des craintes"; c'est dans cette acception qu'on disait, par exemple, un orage formidable. Si l'on se rappelle, par ailleurs, que le sens premier de "critique" est une tendance à relever les défauts, il est plaisant qu'un auteur se flatte de ce que son oeuvre ait recueilli "une critique formidable".

- Grandes surfaces.

Apparemment, il est temps de rappeler qu'une "grande surface" n'est pas seulement un magasin à rayons multiples. L'esplanade du Cinquantenaire à Bruxelles, la place St. Pierre à Rome, le désert du Sahara et quelques autres lieux en sont aussi.

- Intégré.

La vogue confère à cet adjectif un sens d'autant plus vague qu'elle le veut passe-partout.

Mais, sous prétexte qu'il sert du waterzooie, qui combine en une préparation potage et plat principal, dira-t-on d'un restaurant qu'il est "intégré"? Grottesque! C'est pourtant ce que font des entreprises immobilières en parlant d'un immeuble "intégré" parce qu'il réalise ensemble le chauffage des locaux, le conditionnement d'air et la distribution d'eau chaude.

Un immeuble est, par son architecture, plus ou moins intégré à son site. Pas davantage.

- Mots en ...tivité, en ...tabilité.

L'usage de tels mots se justifie souvent, c'est certain.

Mais que ne gagnerait-on, non moins souvent, à dire simplement et à meilleur escient compétition, création, production, réception, représentation, etc. plutôt que compétitivité, créativité, productivité, réceptivité, représentativité, etc.

C'est une même recherche de brillant qui fait dire "la motivation" pour "le motif" ou "les motifs", "la cessation" pour "la fin".

S'adressant à la nation, un ministre déclarait: "Nous ne pouvons perdre de vue, dans le fonctionnement d'une entreprise, le principe de la profitabilité." "Profit" eut suffi, avec l'avantage supplémentaire d'être un mot existant.

- Malgré.

Cette préposition n'est que trop assimilée à "bien que" et à "quoique", ce qui fait dire l'horrible "malgré que".

A "malgré que ce soit la crise" il faut donc substituer "bien que ce soit la crise" mais, mieux encore, "malgré la crise".

- Promoteur.

Cet aimable nom souffre de ravalement à un niveau étriqué assez sordide.

Quiconque travaille à promouvoir quoi que ce soit est un promoteur. Ghandi fut un promoteur de la non-violence, S.S. Jean-Paul II est un promoteur de la solidarité des peuples. Non, il ne s'agit pas seulement de promoteurs immobiliers.

- Retombées

Depuis qu'Hiroshima a fait la fortune de ce mot, il est remarquable de constater la dévaluation de ses synonymes : conséquences, suites, séquelles, etc. qui le remplaceraient souvent volontiers. Défauts de mémoire ou d'imagination ?

- Sophistiqué.

Qualifiant à tort un produit très élaboré, fût-il louable à tous égards, cet adjectif est préjoratif et signifie en fait : falsifié, manquant de naturel.

- Stable

Dans une classification d'appareils, il est courant qu'on distingue le type mural, d'une part, et le type "stable", d'autre part, ce dernier reposant au sol ou sur des pieds. Comme si le type mural était essentiellement instable !

- Tabac, malheur.

"Faire un tabac" ou "faire un malheur" pour exprimer "recueillir un grand succès" sont de ces expressions éphémères que la familiarité peut tolérer.

Mais, pour un journal qui se veut sérieux, imprimer un titre comme "Le Pape fait un malheur en Colombie", c'est outrepasser les limites du bon goût.

- Très.

Il est fréquent chez nous d'entendre "très faim", "très soif", mais outre-Québécois on rencontre aussi d'étonnantes déclarations comme "cela me fait très plaisir" ou "j'ai très envie" ou encore "votre démarche m'a très surpris".

Autant d'abus, car "très" est un adverbe qui amplifie un adjectif ou un autre adverbe exclusivement.

Que dire, alors ? Un peu d'imagination corrigera en "grand-faim", "folle envie", "très vif plaisir" ou "fort surpris".

Mots improvisés.

Rien de tel pour massacrer une langue que l'usage de mots improvisés d'après une racine connue, loin de mettre un texte en valeur, il n'est qu'un aveu de préciosité. La malheur est que le précieux ne tarde pas à susciter des imitateurs.

Parler un jargon professionnel ne peut tout excuser.

- Distancier, distancieusement.

Bel exemple de contagion de la préciosité.

"Distancer" et "distancement" assument pourtant joliment leurs rôles.

- Distractif.

Si "attractif" se justifie parfois, cet adjectif n'est pas substituable à "attrayant", d'ailleurs autrement plaisant. Mais celui qui a organisé des "cures thermales distractives" au lieu de "distrayantes" devait être passablement ... distrait.

- Barémique.

Cet inconnu au dictionnaire veut signifier "conforme au barème".

- Calculation.

Elucubration prétentieuse pour "calcul".

- Consumérisme.

Fort à la mode est l'étude des questions concernant la défense des consommateurs. Qu'un néologisme soit nécessaire pour désigner cette nouvelle branche d'activité, on veut bien. Mais quel est le barbare ayant imaginé à cette fin "consumérisme" ? D'abord, on cherche en vain le rapport avec "consumer" ou "se consumer" ; ensuite, le mot n'est vraiment pas joli, joli.

- Pistier.

En fait d'adjectif, va pour "cyclisme routier". Mais accepter comme pendant, pour des courses sur piste, le "cyclisme pistier" suppose toute l'appétence facile des amis de ce sport.

- Générer.

"Génération" et "engendrer" sont de la même famille, où "générer" est un enfant illégitime.

- Malnutri.

La lutte contre le fléau de la malnutrition dans le tiers monde suscite d'admirables dévouements. Que ceux qui s'y dévouent croient pouvoir parler des populations "malnutries", des enfants "malnutris", n'ajoute rien à leur crédit de sympathie.

- Réflécteur.

Un brin de réflexion suffit à établir qu'un rayon renvoyé par un réflecteur est réfléchi et non "réflécté".

- Réguler.

De même, une grandeur physique asservie par un régulateur n'est pas "régulée" mais réglée, tout comme elle le serait par un réglage quelconque.

- Tracter.

Et pour clore cette collection, un engin mû par un tracteur n'est pas, pour autant, "tracté"; il est tiré, même pour qui trouverait ce terme trop simple.

Arithmétique - Physique.

Dans la relation d'un incident de réseau, un journal imprimait: "La panne de courant était due à l'explosion d'un transformateur chauffé à l'huile à une pression de 150.000 volts."

C'était exact, à quelques détails près. Il s'agissait du simple déclenchement d'un disjoncteur à la tension de 15.000 volts et, s'il y a de l'huile dans les transformateurs, c'est non pour les chauffer mais pour favoriser leur refroidissement. Au demeurant, le complaisant court-circuit est toujours disponible pour s'entendre accuser de la responsabilité d'un incendie, même si l'enquête doit révéler que le feu est né en un lieu dépourvu d'installation électrique.

Résignons-nous à découvrir encore des fantaisies de ce genre. Tentons néanmoins d'en repérer parmi les plus courantes.

- Plus ou moins.

Que "plus ou moins" signifie "à peu près", c'est habituel, mais ce n'est pas de la bonne arithmétique.

Rencontrant, par exemple, "plus ou moins 10 kg", un esprit un peu rigoureux pensera aussitôt qu'entre + 10 kg et - 10 kg il y a un écart de ... 20 kg.

Pour exprimer correctement "à peu près", il dira 10 kg \pm 0,5 kg ou 10 kg \pm 5%, les seconds termes précisant le degré d'approximation en cause.

- Préfixes multiplicateurs.

De nombreux préfixes multiplient — ou divisent — les unités, tels que hecto pour la centaine, kilo pour le millier, méga pour le million. Mais leur juxtaposition n'est guère de mise.

On a dit, ainsi, qu'une culture déterminée concerne un total de 20 kilohectares. On eut pu dire 2 mégares, ce qui est tout aussi inattendu, mais 20.000 hectares en eut été une expression acceptable.

- Dimensions et unités simples.

On dit trop hâtivement d'une feuille de papier, par exemple, qu'elle mesure 30 x 40 cm, ce qui fait 1200 cm, autrement dit une longueur

de 12 mètres. La feuille en question mesure en réalité 30 cm x 40 cm, c.à.d. que sa surface est de 1200 centimètres carrés.

Un présentateur d'une émission très cotée n'a pas même sourcillé en lisant, extrait d'un roman, le passage suivant: "J'arrivai à une grande place carrée, plus longue que large." En écrivant "une place rectangulaire", l'auteur n'aurait pas eu besoin de spécifier que la longueur excédait la largeur, ce qui n'est que normal, et il aurait évité à ses lecteurs le ridicule de leur ignorance de ce qu'est un carré.

Exprimer les dimensions d'une planche par 120 x 7 x 2 cm revient à lui attribuer, sans largeur ni épaisseur, une longueur de 1680 cm ou 16,80 mètres; ses vraies dimensions sont 120 cm x 7 cm x 2 cm, ce qui donne un volume de 1680 centimètres cubes.

- Francs et centimes.

En prêtant l'oreille aux vents du sud, nous nous étonnons que, depuis qu'y furent institués des francs lourds, les montants s'y expriment toujours en francs anciens, devenus des centimes.

Comme nos voisins ont pourtant eu le temps de s'adapter, on peut penser que la persistance de leurs centimes provient de leur affection pour les nombres astronomiques. En ce cas, oserions-nous, sans trop d'impertinence, formuler une suggestion? S'ils comptaient en millimes, ils pourraient encore ajouter un zéro à leurs nombres.

- Unités complexes.

Des vitesses exprimées en kilomètres.heures, notamment dans le bulletin météo, des vitesses de rotation en tours.minutes, une quantité d'énergie en kilowatts, une puissance en kilowatts par heure, tout cela est habituel et *tout cela est faux*. La publicité des fabricants d'autos ou d'appareils et même les notices techniques fournies lors de leur achat sont souvent incorrectes à cet égard.

Une vitesse est une grandeur linéaire ou angulaire *divisée* par un temps. On dira donc des km par heure ou km à l'heure et non des km.heure; on dira des tours par minute et non des tours.minute.

Une puissance électrique s'exprime en watts (W). Le temps n'intervient pas.

Une quantité d'énergie (ou consommation) est une puissance *multipliée* par le temps d'utilisation. En électricité, ce sont des watts multipliés par des heures, c.à.d. des wattheures (Wh).

Comme 1 kilogramme vaut 1000 grammes, 1 kilowatt (kW) est une puissance de 1000 W, 1 kilowattheure (kWh) est une quantité d'énergie de 1000 Wh. Il est donc aberrant de dire kW pour des consommations quand on sait que les W expriment des puissances.

- Un cas désespéré.

Chacun sait qu'un "néon" est une lampe tubulaire donnant une lumière plus blanche que les lampes à incandescence; il est plus coûteux à l'installation mais a une durée de vie et une efficacité lumineuse

supérieures. D'ailleurs, les amateurs de mots croisés savent bien que le mot en quatre lettres répondant à la définition "sert à l'éclairage" est "néon".

C'est faux, hélas, archifaux.

Remontons, en effet, aux origines.

Parmi les tubes à décharge électrique dans les gaz — au lieu d'un filament métallique dans les lampes à incandescence — les premiers contenaient du néon. Donnant une lumière rouge-orange, ils s'utilisent encore couramment pour les publicités lumineuses; mais, tant par la couleur de la lumière émise qu'en raison d'exigences techniques particulières, ils ne conviennent nullement aux éclairages domestiques ou analogues.

Ces derniers sont aujourd'hui largement satisfaits par des tubes contenant un autre gaz — de la vapeur de mercure, le plus souvent — *mais point de néon*. Un fabricant les désigne sous les initiales TL (tubes luminescents), un autre, par celles de LF (lampes fluorescentes); telles sont, au choix, leurs dénominations correctes. En d'autres termes, les tubes à néon sont des tubes luminescents, mais une minorité de tubes luminescents sont des tubes à néon.

Anglicismes

Quantité de mots anglais, provenant parfois du français, tel "scout" dérivé du vieux français "escouter", sont venus ou revenus dans notre langue, avec ou sans acception particulière. Plusieurs d'entre eux ont, sans délicatesse, bousculé un bon vieux mot français pour en usurper la place avec un succès discutable.

Il est requis, si l'on opte pour le mot anglais, d'en connaître au moins le sens exact.

- Baskets.

"Basket" signifie "panier" et son pluriel a fait irruption dans le français avec le sens "chaussures-pour-jouer-à-la-balle-au-panier".

Voici donc un ustensile de ménage promu, par la grâce du sport, au rang d'accessoire vestimentaire.

- Bifteck.

Non seulement l'Anglais ne mange-t-il pas plus de cheval que des cuisses de grenouilles, mais il est trop réservé pour pouffer de rire. Aussi n'ai-je plus d'une fois observé qu'une légère répulsion chez un Britannique lisant à l'étal d'une boucherie "bifteck de cheval".

Ce mot étant une transposition de "beelsteak" où "beel" signifie boeuf, il est aussi rationnel de parler de bifteck de cheval que de fil de fer en cuivre.

- Boat-people.

En parlant d'une tragédie toujours actuelle, hélas, cette expression est bien souvent utilisée pour désigner tantôt un bateau de fugitifs, tantôt, ce qui est tout aussi faux, un fugitif par bateau. Ceux qui l'utilisent devraient savoir qu'elle signifie, étymologiquement, "les gens des bateaux" et qu'on désigne ainsi l'ensemble ou un ensemble de gens ayant fui par la mer le sol natal, le plus souvent le Vietnam ou le Cambodge.

- Caravane.

Ce terme, pour désigner un logis sur roues, possède une origine généralement ignorée. Les premières "caravanes", venues d'Angleterre sur le continent, portaient la marque de fabrique "Car-a-van", où l'on retrouve "car", abréviation de motorcar signifiant automobile, et "van" signifiant fourgon.

Il n'y a là aucune justification pour reléguer dans le placard aux vieilles lunes le joli vieux mot français de roulotte.

Pour moi, une caravane ne sera jamais qu'une procession de chameaux ou de dromadaires. Par extension, à la rigueur, ce terme peut désigner une succession de véhicules plus ou moins hétéroclites.

D'ailleurs, jusqu'à présent, Dieu merci, un caravansérail ne se dit pas pour un terrain où se rassemblent des roulottes de campeurs.

- Décade.

Insensibles au fait que "décadi" se disait du dixième jour d'une décade dans le calendrier républicain, les Anglais, qui ne disposent pas du mot "décennie", emploient "decade" pour désigner une période de dix ans. En français, dire décade pour décennie, c'est recourir à un anglicisme déguisé en tolérance.

- Design.

On cherche vainement ce que ce terme contiendrait, que ne contient déjà le "dessin" ou la "ligne" lorsqu'on traite de l'esthétique plus ou moins fonctionnelle d'un objet. Quant à "designer" pour l'auteur d'un "design", mille regrets. Malgré la différence de prononciation, la place est prise, et depuis bien longtemps, par le verbe "désigner".

- Kidnapper.

Lors de l'enlèvement, vers les années 1930, du fils de l'aviateur Charles Lindbergh, le monde entier a parlé de kidnapping. Mais il faut savoir que "kid" se dit, avec une nuance de familiarité, d'un petit enfant, d'un gosse. Le mot ne s'applique donc qu'à un rapt d'enfant. Parler de kidnapping à l'occasion de l'enlèvement d'une sommité du monde politique ou de celui des affaires est donc totalement déplacé.

- Finales en "man" ou en "men".
Plus d'un journaliste a risqué "une recordman" pour désigner la détentrice d'un record; d'autres ont tenté "une cameramen" pour une opératrice de cinéma.
Pas de chance! Ils devaient savoir que la désinence "man" vaut pour un masculin singulier, celle de "men" pour un masculin pluriel.
- Management.
Ce mot désigne en anglais la direction, la gestion d'une affaire ou d'une entreprise. Il n'a pas accès à la langue française.
- Maintenance
Arrivé subrepticement dans les emballages de matériel militaire anglo-saxon, cet intrus prend indûment la place de "entretien" en ne lui ajoutant qu'une touche de snobisme.
A propos de "snob", qui nous vient également d'Angleterre, il n'est pas sans intérêt de noter qu'il est fabriqué d'après le latin "sine nobilitate", tout comme "snul" qui, en dépit de son petit air de bruxellois patoisant, provient, par la même voie, de "sine nobilitate ulla".
- Nommer.
La multiplication des conférences internationales et le fait que les interprètes ne sont pas tous infallibles ont introduit chez nous ce verbe que d'aucuns ont estimé assez séduisant pour constituer une variante à "nommer", plutôt banal.
Las! "To nominate" ne signifie pas "nommer" mais "proposer en vue d'une nomination".
- Side-car.
Cette combinaison désignant la structure à fixer latéralement à une motocyclette pour faire place à un passager, il n'est pas moins absurde de parler d'une course de side-cars que d'une course de fauteuils. Encore un fauteuil peut-il avoir quatre roulettes, tandis qu'un side-car n'a qu'une roue.
- Smog.
On met dans un chapeau — melon de préférence — les mots "smoke" pour fumée et "fog" pour brouillard. Après mélange, on en retire le mot "smog", très commode pour désigner une combinaison de brouillard et de fumées, et assez joli, ma foi.
Tellement commode que le mot est en passe de devenir aussi international que "stop" et que déjà on en abuse pour désigner un simple brouillard.
A ce propos, l'expression "soupe aux pois" — le salt-on? — nous vient également d'outre-Manche. Mais "pea-soup" y désigne un "smog" bien particulier, heureusement de plus en plus rare, de cou-

- leur jaune verdâtre, véritablement comme le potage en question, et non n'importe quel brouillard, fût-il dense.
- Square.
Dans de nombreuses localités britanniques dont les rues perpendiculaires entre elles composent un quadrillage, certains blocs sont réservés à des jardins; ceux-ci sont, dès lors, plus ou moins carrés, d'où leur nom de square.
Chez nous, ce nom désigne souvent des espaces urbains circulaires. Sans doute ne peut-on espérer des administrations compétentes (?) la connaissance de la langue de Shakespeare, mais rien ne les oblige non plus à recourir à ce vocable. (Voir "Les noms de rues à Bruxelles" par Almé Bernaerts et Roger Kervyn de Marcke ten Driessche, p. 139).
- Supporter.
Ce verbe se définit soit "endurer avec courage" soit, matériellement comme au figuré, "assumer la charge de".
Aussi, l'information "La délégation cubaine supporte la proposition soviétique" serait-elle tragi-comique, que l'on comprenne le verbe dans un sens ou dans l'autre, si l'on ne savait qu'il y a là une traduction trop littérale de l'anglais "to support" signifiant "appuyer, soutenir".
- Tourisme.
Du français "faire un tour", les Anglais, concis, ont forgé le verbe "to tour", qui nous a, à son tour (!), donné "tourisme".
Mais être touriste, c'est voyager pour son agrément. Parler d'un tourisme sédentaire, dans des camps de vacances, par exemple, est donc parfaitement impropre.

Anglicismes encore.

La langue anglaise ignore pratiquement le pronom "on"; sa rareté est compensée par la fréquence des tournures de phrases au passif. Pour dire "on m'a donné un livre", le génie de cette langue penchera pour la forme "un livre m'a été donné". Cependant, un esprit cartésien pourrait goûter une savoureuse salade dans cet anglais qui ne s'embarasse pas de distinction entre le sujet et les compléments; on y dira aussi bien, et même de préférence, "j'ai été donné un livre".

Il est ainsi normal de lire dans une revue professionnelle, en traduction littérale, "A l'occasion de son jubilé, M. X. a été présenté avec un plateau d'argent". Aucun lecteur anglophone n'en sourit, comprenant que M. X. s'est vu offrir un plateau d'argent.

Nombre de traducteurs se sont fait piéger par ces permutations actif/passif. En voici des exemples typiques.

- Best-seller

Appliqué à un succès de librairie, ce composé prétend désigner "le plus vendu" alors que, rigoureusement, il signifie "le meilleur vendeur". La faute est sans conséquence tant qu'on recourt au même mot, en français comme en anglais, dans le sens convenu. Mais que dire pour indiquer la personne qui, dans une librairie ou ailleurs, a le mieux vendu ?

- Consultant

Dans son sens introduit en français par anglomanie, où le mimétisme de l'américain a sa part, ce mot s'applique à un expert, non qui consulte, mais qui est consulté. Attaché à une entreprise à titre temporaire ou non, c'est, en bon français, un conseiller.

- Circuler

De la même veine, l'erreur de donner à un verbe une fonction transitive qu'il n'a pas, sous prétexte que son analogue la lui confère. Ainsi, "circuler un document" au lieu de "diffuser un document" (sous forme de circulaire) est pire qu'une entorse à la bienséance.

Belgicisms.

Après ce kaléidoscope d'anglicismes, un certain amour-propre national impose la mention de quelques belgicisms. Pareille mention serait aisément pléthorique ; bornons-nous à deux cas.

- Endéans

Cette préposition se retrouve dans d'anciens imprimés, souvent avec l'orthographe "en-déans". Tombée en désuétude chez nos voisins du sud, elle est demeurée chez nous d'un usage courant.

Reconnaissons, quoi qu'il en soit, que "dans les trois jours" s'entend plus agréablement que "endéans les trois jours", cette dernière expression n'ajoutant que lourdeur à la première.

- Entièrement

L'orateur et le rédacteur ont le choix entre "totalité" et "intégralité". Tenace dans notre langage, le terme "entièrement" est pourtant ignoré de l'académie.

Prononciation des noms étrangers

N'espérons pas qu'un Français dise jamais autre chose que "aupen-ne" pour qualifier un tournoi "open". J'en ai connu plus d'un se débrouillant assez correctement en anglais, mais hermétique aux caprices de l'accent tonique de cette langue. La réciproque, d'ailleurs réelle aussi, est, à la vérité, moins systématique.

C'est même parfois outrageant. Pour nommer une dame premier ministre, dont le patronyme se traduit par celui, sympathique, de Chau-mier, dire "Tas d'chair" n'est vraiment pas gentil.

Nos parleurs professionnels ne doivent pourtant pas s'encombrer d'un trousseau énorme pour disposer de quelques clés rendant leurs prononciations acceptables.

Ainsi :

- le "z" en allemand comme le "c" en polonais, en particulier dans la finale des noms en "cki", s'articulent "ts" ;
- le "j" n'est fréquemment qu'un "i" bref ;
- le français est l'une des rares langues dont le "u" (sans tréma) ne se prononce pas "ou" ;
- "gl" en Italien est l'équivalent du "ll" mouillé en français.

Et puis, pourquoi déguiser en français un mot étranger accepté comme tel, en disant, par exemple, "gazoual" pour gas-oil (gazoil) ? Et surtout, pourquoi se baser sur une prononciation vicieuse pour improviser une seconde orthographe telle que "gazole" ?

Cela peut mener loin.

Il est vrai que même l'américain a exercé des ravages dans son orthographe de l'anglais.

Drôleries.

Voici une brève anthologie d'expressions "reçues" dont les auteurs, sachant très bien ce qu'ils veulent écrire, l'énoncent mal ; ils n'avaient pourtant pas l'intention, c'est garanti, d'être humoristiques.

- Dans un journal officiel :

"La Députation Permanente n'approuve pas la délibération du Conseil communal de..." Est-il donc nécessaire de faire savoir qu'une personne, physique ou morale, n'a pas fait quelque chose ? D'abord, il y a une quantité d'autres choses que cette personne n'a pas faites — et l'on s'interroge quant au pourquoi de n'en rapporter que celle-là ; ensuite, une infinité d'autres personnes se sont également abstenues d'approuver ladite délibération sans avoir eu les honneurs d'une publication.

S'il s'agit de compétences propres, qu'il eut été simple et direct d'écrire "La Députation Permanente réprovoque..." !

Au surplus, la Députation n'avait pas à se prononcer au sujet des délibérations, mais seulement au sujet de décisions en résultant.

- En un lieu public, de luxueuses corbilles à papier judicieusement réparties sont surmontées de non moins luxueuses inscriptions "Défense de jeter des papiers".

Le public obéissant jette donc ses papiers à terre

- Dans une cabine électrique, un avis :
"Défense de projeter de l'eau pour éteindre un incendie."
Que voilà une précision malencontreuse ! En pareil local, les projections d'eau sont interdites en toutes circonstances.
- En tête d'une revue : "Reproduction interdite de tous les articles."
Il est donc permis de les reproduire tous sauf un.
La justesse voulut : "Reproduction de tout article interdite".
- Dans la publicité pour une marque d'automobiles : "Nous garantissons tout ... même l'usure."
C'est dire que si, à l'emploi, un client estime que sa voiture ne s'use pas assez, le fabricant s'engage à l'user gratuitement pour lui.
- Dans la relation d'une cérémonie : "Le bourgmestre n'était entouré que d'un seul échevin."
Un échevin en forme de circonférence, alors ?
- A la fin d'un questionnaire administratif : "A vous lire en triple exemplaire,..."
Se représente-t-on un correspondant en trois exemplaires ?
Voilà ce qui arrive lorsqu'on s'épargne la peine d'écrire décemment :
"Dans l'attente de votre réponse..."
- Les perles en orthographe sont légion, mais rarement aussi jolies que celle-ci, relevée dans un organe à très grande diffusion :
"Au Conseil de la Société des Chemins de Fer, les délégués syndicaux n'auraient plus que des voies consultatives."
Peut-être certains espéraient-ils les aiguiller sur des voix de garage.

Jargon sportif

Pauvres chroniqueurs, obligés de parler tant de temps de tel sport, tant de tel autre. La matière première étant souvent fruste, force leur est de broder. Quelque indulgents que soient leurs auditeurs, il y a des expressions qui passent mal ; on les pardonnerait volontiers à leurs auteurs s'ils n'en abusaient point.

Que n'envoie-t-on dare-dare chez le médecin le pauvre tennisman qui a perdu "par la faute de ses boyaux".

De la médecine à l'acrobatie : "Nos représentants se sont inclinés la tête haute." Nous ignorions qu'ils fussent aussi contorsionnistes.

Et voici le bouquet, une expression très courante nonobstant son énormité.

Imaginons-nous le supplice d'une interprète devant traduire littéralement, en espagnol par exemple : "Les avants locaux ont pris le meilleur sur la défense visiteuse."

Si le sens général est impénétrable aux profanes, il y a dans les mots eux-mêmes comme dans leur articulation entre eux plus d'un mystère.

Pour un non initié, que peut bien être un "avant local" sinon, avec un trait d'union, quelque chose comme une antichambre ?

Prendre le meilleur, soit, mais le meilleur qui ou le meilleur quoi ?

"Prendre de", "prendre à" soit réguliers ; "prendre sur" est pour le moins suspect.

Quelle espèce d'interdiction est donc une "défense visiteuse" ?

N'abandonnons cependant pas notre interprète à ses affres. Informations prises auprès de spécialistes, nous pouvons lui affirmer qu'il serait assez fidèle à la pensée du chroniqueur en traduisant : "Les attaquants de l'équipe locale se sont révélés supérieurs aux défenseurs de l'équipe invitée."

Esotérique, le langage des chroniqueurs sportifs ?

Sans doute, et souvent à leur insu, probablement.

INDEX

Accoucher	6	Critique	17
Action	11	Décade	23
Alternatif	16	Décime	11
Ambiance	16	Degré hygrométrique	13
Anonyme	10	Démarcher	7
Augmentation	14	Dernière minute	14
Barémique	19	Désapprouver	12
Baskets	22	Désengager	12
Best-seller	25	Design	23
Bifteck	22	Devoir	8
Boat-people	22	Dimensions	20
		Distancier	19
Cadre	16	Distractif	19
Calculaton	19		
Caravane	23	Endéans	26
Ceintures	15	Entièrement	26
Centimes	21		
Chaîne (tirer la)	6	Fédéralisme	11
Circuler	26	Flottement, flottaison	14
Communautaire	11	Formidable	16
Consultant	26	Fossile	14
Consumérisme	19		
Crevaillon	14	Gasoil, gazole	27

Générer	19	Protection	15
Glaive (tourner le)	6	Quereller	9
Grandes surfaces	17	Réaliser	9
Ignorer	7	Réciproquer	9
Jonner (verbes en)	10	Reconversion	12
Intégré	17	Réflécter	19
Interdire	8	Réguler	19
Kidnapper	23	Remédiation	12
Lièvre (lever, soulever)	6	Renchérissement	12
Lèvres (du bout des)	6	Retombées	18
Maintenance	24	Sécurité, sûreté	15
Malentendant, malvoyant	12	Side-car	24
Malgré	17	Smog	24
Malnutri	19	Snob, snul	24
Management	24	Sophistiqué	18
Maximum, minimum	7	Sous-développé	12
Media	13	Spolier	9
Néon	21	Square	24
Nominer	24	Stable	18
Partager	8	Supporter	25
Persister	9	Tabac (faire un)	18
Pétrochimie	10	...tativité (mots en)	17
Pistier	19	Tourisme	25
Plomb (avoir du)	6	Tour de main, tourne-main	7
Plus ou moins	20	Tracter	20
P.M.E.	13	Traction	13
Préfixes multiplicateurs	20	Travailleur	11
Prévenir, prévenir	14	Très	18
Programmer	9	Unités complexes	21
Progressiste	11	Unités simples	20
Promoteur	17	Voulez (si vous)	7
		V.I.P.O.	13

Le service de santé à l'époque Napoléonienne et son application à la Bataille de Waterloo

par C. SOUMOY
Pharmacien-Colonel e.r.

Afin de mieux saisir le problème du blessé à la bataille de Waterloo, jetons d'abord un regard sur le paysage qui allait être le théâtre de cette sanglante bataille. Une plaine immense et déserte, parsemée çà et là de quelques fermes, ce qui explique que le nombre de blessés civils a été très minime. En effet, dans les récits historiques, on ne trouve nulle part des statistiques à ce sujet.

C'est dans ce site calme où les blés commençaient à mûrir qu'allait avoir lieu le plus grand des carnages que l'Europe ait jamais connu.

Selon les dires de Monsieur Jean Mevisse de Promettes, qui se souvient de ce que lui racontait un de ses aïeux, le champ de bataille présentait un spectacle horrible dont il préférerait ne plus parler. La désolation régnait sur tout le site de l'action. Le champ de bataille était parsemé de vestiges de guerre : coiffures percées de balles et foulées au pied, cuirasses, fragments d'armes brisées, souliers, lambeaux de vêtements, le tout trempé de boue et de sang.

Dans le cimetière de Plancenoit où la boucherie avait été épouvantable des morceaux de cadavres et de blessés s'élevaient parmi les tombes. Dans la nuit, sur cette vaste nécropole s'élevaient, en appels plaintifs, les clameurs monotones et affolantes des blessés et des mourants qui demandaient à boire.

Pour obvier à ce fameux désastre, on pourrait se demander ce que Napoléon, dans son génie, avait prévu, lui qui avait l'habitude de reconforter les blessés, en leur donnant un peu d'eau de vie.

Et bien, avant de livrer cette bataille, il avait fait appel aux plus grands chirurgiens de l'armée impériale : le baron Percy, chirurgien en chef de l'armée de ligne et le baron Larrey, chirurgien de la garde impériale.

Voyons, maintenant comment ces chirurgiens organisèrent le Service de Santé.

Avant le combat, ils sillonnèrent la région afin d'y découvrir des coins abrités pour y déployer leurs installations sanitaires. C'est ainsi qu'ils établirent dans la grange de la ferme du Caillou leur ambulance centrale, tandis que le corps de logis servait de quartier général à Napoléon.

Cette grange n'apparaît plus actuellement au musée du Caillou. Elle fut incendiée par les Prussiens quelques jours après la bataille et les blessés qui s'y trouvaient y périrent brûlés.

Les chirurgiens y firent procéder à l'apport de paille, que l'on répandit sur le sol et qui devait servir de table d'opération.

Le manque de couvertures était compensé par les manteaux des hommes de la troupe. Les infirmiers et les brancardiers qui devaient servir à recueillir les blessés furent désignés.

Ce corps d'infirmiers, qui avait été créé par Percy, avait reçu une instruction spéciale et, une fois leur mission terminée prenait place dans les hôpitaux d'avant-garde.

Mais ce qui fut le plus remarquable dans les services de santé, ce fut la présence des ambulances volantes, oeuvre de Larrey.

Lorsqu'on examine la composition de ces ambulances volantes on constate qu'elles comprennent en tout 140 personnes, un véritable petit corps de troupe, dirigées par un chirurgien-major, aidé de deux aides-majors, de douze sous-aides, d'infirmiers à pied, d'infirmiers à cheval et d'un personnel administratif.

Le matériel comprenait douze voitures légères et quatre voitures pesantes bien suspendues.

Les voitures légères étaient attelées de un ou deux chevaux, selon les difficultés du terrain et pouvaient recevoir deux blessés couchés. Les autres étaient attelées de quatre chevaux et quatre blessés pouvaient y prendre place couchés.

L'aération était assurée par des fenêtres convenablement disposées. Une paroi mobile pouvait être renversée complètement, ce qui permettait d'y introduire un blessé en position couchée. Le matériel opératoire était disposé dans des poches accrochées aux parois.



Le champ de bataille de Waterloo

Cette organisation présentait trois avantages :

- chaque officier de santé pouvait, muni des objets nécessaires pour assurer les premiers soins, pénétrer partout et, si les blessures étaient graves, être pansés sur le terrain et souvent sous le feu de l'ennemi ;
- un infirmier à cheval l'accompagnait avec une voiture légère pour recueillir les blessés et les transporter vers l'ambulance centrale ou les hôpitaux organisés à chaque résidence et situés en dehors de la zone de combat ;
- grâce à ce système d'une grande mobilité, le service de santé pouvait pénétrer jusqu'au coeur même des combats. Cette armée qui soigne était faite à l'image de l'armée qui détruit. Ces ambulances parlaient en avant, changeaient de front, battaient en retraite comme l'armée qu'elles protégeaient.

Mais cette organisation si parfaite fut submergée au cours de la bataille de Waterloo et ne put fonctionner comme prévu. Le nombre de blessés, évalué à plus ou moins 40.000, affluait de partout et les ouragans de cavalerie se déchaînaient jusque sur les ambulances. Malgré cela les chirurgiens militaires pansèrent et firent relever autant de blessés qu'ils le purent. Cependant beaucoup de ceux-ci restèrent sur le terrain de combat, sans avoir reçu de secours. Il faut se rappeler, en effet, que la convention de Genève n'existait pas. Nous verrons tout à l'heure quel sort leur fut réservé.

Examinons tout d'abord la pratique chirurgicale appliquée durant les combats.

On doit, dès le départ, poser ce principe : les soins donnés se sont toujours ressentis de l'excès des blessés à secourir, de la gravité des blessures et du peu de ressources dont disposaient les chirurgiens d'où des pansements simples, des opérations rapides. L'eau est pratiquement le seul liquide avec lequel on pouvait imbiber les pansements. On ignorait, en effet, à l'époque, les antibiotiques et autres antiseptiques dont nous disposons actuellement.

Les pansements se ressentirent aussi du manque de linge et de bandages. Bien souvent des lambeaux de chemises, une cravate, une courroie d'équipement, maintenaient sur les plaies, non pas de la charpie, qui faisait défaut, mais de la mousse ou des feuilles tombées dont on utilisait le pouvoir absorbant.

Les pansements étaient rarement renouvelés et la conséquence du manque de ressources avait donné naissance à une nouvelle technique : celle du pansement rare. L'hémostase se faisait par la ligature directe avec des fils cirés ou des fils de plomb.

L'amputation des membres fracturés était la règle adoptée par tous les chirurgiens. On invoquait comme raison que le transport des amputés était plus facile. De plus, cette méthode était conservatrice non pas du membre, mais du blessé.

On peut cependant remarquer que le matériel employé était sensiblement le même que celui utilisé actuellement.

Si nous examinons un rapport de l'époque relatif à la classification des blessures, nous remarquons que le nombre le plus élevé de celles-ci se situe au niveau des fractures, ce qui s'explique aisément par la nature même des combats : le corps à corps et les charges de cavalerie.

Spécification des blessures observées sur les prisonniers français blessés qui ont été traités à l'hôpital de la Courdey et de la Menulgerie

Blessures	Nombre des blessures	Morts par suite des blessures	Observations
Fracture des os de la tête	7	3	Quatre trépanés
Fracture du bras compliquée	26	6	Non compris les amputés
Fracture de l'avant bras compliquée	14	—	idem
Fracture de la clavicule	3	—	
Fracture de l'omoplate	2	—	
Fracture du trochanter compliquée	4	3	
Fracture de la cuisse compliquée	44	14	idem
Brièvement de la tôte de l'articulation du genou	7	3	
Fracture de la jambe compliquée	33	6	idem
Brièvement des osselets du pied	8	—	
Amputation de la main	4	—	
Amputation part. d'un des doigts	7	—	
Amputation de l'avant bras	12	2	
Amputation du bras	12	3	
Amputation du bras dans l'articulation	3	1	
Réséction de l'oreille	1	—	
Amputation de la cuisse	10	7	
Amputation de la jambe	30	12	
Amputation du pied	1	—	
Amputation partielle des os de la main	3	—	
Blessure à la partie postérieure de la tête	16	6	
Blessure à la partie supérieure et antérieure de la tête	18	8	
Perte des yeux	4	—	
Perte d'un os	4	—	
Blessures aux yeux	6	3	
Amputation d'un testicule	2	—	
Blessure à l'oreille	8	—	
Blessure à la face	46	12	
Blessure à l'oesophage	6	1	
Blessure au larynx	3	2	
Blessure à l'épaule et de la nuque	28	8	
Plaies pénétrantes de la poitrine	140	45	
Empyème	8	3	
Blessure à la partie postérieure du tronc	40	8	
Blessure pénétrante au bas ventre	283	82	
Blessure à la hanche	6	2	
Blessure à la vessie	15	6	
Blessure à la verge	3	—	
Blessures au scrotum et des testicules	7	2	
Blessures au bras	363	—	
Arévlisme du bras	95	—	
Arévlisme de la cuisse	1	—	
Blessures à la cuisse	2	—	
Pourriture d'hôpital, plaies du dos et de la cuisse	487	—	
Blessure au genou	12	—	
Blessure à la jambe	2	—	
Blessure au pied	212	—	
Blessure à l'articulation du bras avec l'avant-bras	75	—	
Blessure à l'articulation de la main	82	22	
Blessure pénétrante de l'aîne	140	—	
Blessure au sacrum	15	5	
	3	2	
TOTAL	2283	275	

Le nombre de médicaments dont le service de santé disposait était aussi très réduit.

Contre la fièvre, on utilisait la quinine.

Contre la toux : quelques grains de jalap dans un verre d'eau tiède saturée de sucre ou quelques grains de tartrate de potasse et d'antimoine.

Contre la dysenterie : l'ipéca à la dose de six grains deux ou trois fois par jour ; de la teinture de rhubarbe et quelques jours de régime de l'eau de riz dans laquelle on faisait infuser un peu de cannelle qu'on relevait d'un jus de citron ou d'un peu de vin.

Le camphre était utilisé comme désinfectant. Des cataplasmes d'ognons servaient comme vésicatoires.

Quant aux anesthésiques, ils étaient pratiquement inexistantes. L'eau de vie jouait un rôle considérable.

Les chirurgiens devaient parfois user de procédés qui prêtent à sourire. Voici d'ailleurs une anecdote à ce sujet.

Un jour, le chirurgien-major Larrey devait opérer un colonel qui avait reçu une balle dans la jambe. Ce colonel était très agité et gênait fortement l'opérateur. Sur ce, le major Larrey lui administra une paire de gifles. Le colonel, vexé, devint rouge de colère. "Monsieur, dit-il au chirurgien, vous abusez lâchement de mon état. Vous me rendrez raison". "Colonel, dit Larrey, je savais que devant cette insulte, vous penseriez à l'honneur et vous oublieriez votre blessure. L'opération est



La ferme du Callou avant la bataille. Quartier général de Napoléon du 17 au 18 juin 1815.

faite, voici la balle qui est extraite. Donnez-moi la main"
Il l'avait ainsi chloroformé.

Venons-en maintenant au sort des blessés après la bataille.

C'est seulement le lendemain du 18 juin que commença le relèvement des blessés. Cette opération dura quatre jours.

Afin de procéder à ce travail, on fit appel à tous les transports possibles des fermiers de la région. Les chariots, les tombereaux et même les brouettes furent réquisitionnés pour transporter les blessés en divers endroits : Genappe, Nivelles, Braine-l'Alleud, Bruxelles et Anvers.

Par exemple, L. Delpierre, fermier à Promelle, paroisse de Vieux-Genappe, introduit une note de frais pour "le 22 juin 1815 — Avoir fourni une voiture deux chevaux pour conduire des blessés à Bruxelles".

Les états de service de J.F. Semai stipulent notamment

"Le 21 juin 1815 : avoir livré une voiture deux chevaux pour chercher le blessé à la maison du Roy au bouts de cinq jours il a du abandonné les deux chevaux la voiture sont resté" et "Le 26 juin 1815 : avoir livré trois chevaux et un chariot pour être rendus chez Cornet à la maison du Roy pour y charger des blessés, deux jours".

D'après les différents ouvrages que j'ai lus, il ressort que bien des habitations de Vieux-Genappe et des environs ont reçu des blessés.

Plusieurs documents attestent que certaines maisons ont servi de postes de secours, dont l'auberge du Roy d'Espagne à Genappe où mourut le général Duhesme, mortellement blessé lors des combats de



L'Ambulance.

Plancenoit. La maison du Roy à Vieux-Genappe accueillit un grand nombre de blessés.

Beaucoup d'habitants ont secouru des blessés. Notamment la comtesse Cornet, apparentée au comte Arthur Cornet de Ways Ruart, domicilié actuellement au château de Ways.

A Nivelles, le chirurgien Seutin, aidé de quelques praticiens de la région, travailla sans relâche. Il avait installé une ambulance, rue de Charleroi, dans l'ancien couvent des Récollets, où une foule innombrable de blessés arrivait sans arrêt.

A Braine-l'Alleud, dans l'église, le docteur Gossart, médecin à Ophain, opérait sans cesse sur des bottes de paille. Des femmes pansaient les blessés tandis que d'autres allaient récolter des racines de chiendent pour en faire une boisson émolliente.

La ville de Bruxelles, elle aussi accueillit un grand nombre de blessés. Certains habitants de cette ville vinrent même sur le champ de bataille pour relever ceux qui ne pouvaient pas se déplacer.

Puis, comme les hôpitaux commençaient à être submergés, afin de faire face à cet encombrement, on dirigea par bateaux vers Anvers un grand nombre de blessés. Ces malheureux furent accueillis dans des locaux improvisés, notamment la corderie situé au Kiel et la menuiserie de l'arsenal, rue du Couvent. Parmi ces blessés dirigés sur Anvers, le nombre de morts fut très élevé en raison du transport prolongé et du manque de soins immédiats.

Un problème très grave restait à résoudre : l'ensevelissement des morts et l'enlèvement des chevaux tués.

Afin d'éviter les épidémies, conséquence inéluctable de la présence de cadavres, c'est aux habitants de la région que fut dévolue cette pénible besogne. Vu les circonstances, les méthodes étaient radicales : ensevelissement ou incinération.

Des chevaux furent attachés à une longue et solide corde hérissée de crochets en forme de hameçons. Ils sillonnaient la plaine et chaque cadavre qu'ils rencontraient était accroché à un hameçon. Lorsque la corde était suffisamment garnie le convoi funèbre était trainé jusqu'au lieu de sépulture.

Une odeur pestilentielle régnait sur ce charnier et des nuées de corbeaux voltigeaient au dessus des cadavres. Des essaims de mouches bleues tourbillonnaient à l'entour de la fosse commune.

Tous les moyens furent mis en oeuvre pour se débarrasser au plus tôt de ces morts. Malgré leur enfouissement à une profondeur de cinq pieds, bien des années après, lors des travaux des champs, les fermiers relevaient encore des ossements qui sont conservés dans l'ossuaire érigé dans le jardin du Caillou.

A la lecture de ce bref aperçu sur le service de santé, le sentiment que l'on éprouve est une grande pitié pour l'immense détresse dans laquelle se trouvèrent les soldats de la Grande Armée au lendemain du combat. On ne doit cependant pas oublier le dévouement inébranlable que déployèrent les chirurgiens et les infirmiers pour leur venir en aide.

La population elle-même contribua à alléger les souffrances de ces malheureux et à leur apporter le soutien moral nécessaire.

Je terminerai par cette pensée sublime que le chirurgien Larrey nous a laissée et que tout membre du service de santé garde toujours en exergue dans sa mémoire: "Vita hominis, res sacerrima"

"La chose la plus sacrée est la vie humaine".

Types peu connus ou oubliés du folklore Bruxellois et du roman pays de Brabant

3e série

par Maurice DESSART

Le rappel et l'étude de types sociaux disparus marque bien le climat d'une époque et n'est certes pas sans intérêt pour refléter l'âme d'une contrée. La chose n'a pas manqué d'attirer l'attention des gens de plume, journalistes, folkloristes, etc, lesquels ont consigné le résultat de leurs travaux par des publications diverses, ces dernières fort ralenties depuis une dizaine d'années. Cette constatation sera interprétée par le lecteur de la façon qui lui semblera la plus opportune... Quoi qu'il en est il n'est peut-être pas sans utilité de rappeler ce que fut le passage ici-bas de certains de nos concitoyens, disparus à l'heure actuelle, à la personnalité nettement marquée, ainsi que la façon dont ils conçurent et vécurent leur vie.

Vers 1918 (et plus tard, jusque peu avant 1940), pouvait se remarquer à St.-Remy-Geest (petit village près de Jodoigne), un curieux personnage dont on n'a jamais su grand'chose, s'il fut souvent sollicité à des titres divers. Surnommé "Zirré" (diminutif de Désiré), les plus anciens disent l'avoir aperçu un matin, baluchon sur l'épaule, dévalant la route venant de Jodoigne. Vêtu de façon disparate, mal chaussé, il arpenta le pavé du village, paraissant vouloir approfondir sa connaissance. A la vue de l'estaminet-épicerie qui existait alors sur la petite place, il hésita un instant, puis, prit à droite, vers Genville, longeant la grosse ferme, et les prés, qui furent la propriété d'un ancien maître de l'endroit. On le perdit de vue... Peu de jours plus tard, les écoliers (les "grands", ceux venant de Jodoigne), constatèrent sa présence à proximité d'un abri pour le bétail, à la corne d'un pré, à l'entrée de la localité. Comme il se doit, au village, le "champêtre" fut avisé. Suivi des yeux par des villageois curieux, l'on assista, à distance, à une scène difficile à interpréter au premier moment. Malin au képi, le garde s'était approché de l'étranger, sur le seuil du petit hangar. Quelques phrases furent échangées, on pénétra à l'intérieur de l'abri, de longs moments s'écoulèrent... Et l'on vit ressortir le "champêtre", sans ses guêtres, qui resalua et descendit, l'air assez satisfait, par la rue Basse-Hollande, vers le centre et la place! Ici, une petite rétroacte à titre de digression est nécessaire. Peu après 1918 la vie ne fut pas très facile dans les villages ruraux du Brabant wallon. Si les choses essentielles étaient assurées, on man-

quait un peu de tout. En alimentation, certains condiments présents, le sucre relativement rare. Côté ménage, pas de batteries de cuisine, pas de lacets, ni chaussures, et ainsi de suite. Tout cela allait venir, plus tard, mais en attendant il fallait se débrouiller. Aspect territorial, de nombreux terrains (pâtures, champs cultivés, etc) étaient, momentanément, laissés à l'abandon, pour des motifs divers (suite, durant la guerre, du propriétaire, indivision, décès, etc.) Et tout cela explique ce qui précède. Au cours de l'entretien (durant lequel des papiers en règle furent exhibés), le réfugié avait remarqué l'état lamentable des guêtres du garde; pour le remercier d'un bon accueil, il lui proposa de les réparer (il faut croire qu'il en avait les moyens), ce qui fut accepté. Petit service qui n'était peut-être pas plus désintéressé que cela... Notre homme fut laissé en paix... Dès lors, tranquille, il aménagea sa baraque, l'urbanisme n'existait pas encore, et au village tout se passe en famille... L'abri prit figure de modeste habitation, une petite parcelle fut cultivée et voilà comment une vie, très modeste, fut possible. L'agriculture manquait de bras, "Zirré" ne fut pas long à trouver de l'embauche deci-delà. Robuste, courageux, on ne le voyait que très rarement au café, juste ce qu'il fallait pour ne pas paraître insociable. Poursuivant sur sa lancée, s'étant probablement approvisionné, il accepta les réparations de chaussures. Ces petits faits, et d'autres, le firent facilement accepter par la population. Comment vécut-il toutes ces années? De façon modeste et calme. Peu communicatif, on n'a su que bien plus tard qu'il s'agissait d'un habitant d'un petit village près de la frontière allemande, lequel quitta son lieu natal lors de l'avance des troupes germaniques en 1914. Pourquoi s'arrêta-t-il à S.R.G. précisément. Fatigue et dénuement, probablement. Malgré un séjour d'une vingtaine d'années, son passage n'a guère laissé de traces et ce ne sont plus que quelques habitants fort âgés qui s'en souviennent. En 1940, dès le début des hostilités, Zirré fit montre d'une grande agitation. Lors de l'avance des troupes allemandes il liquida les quelques modestes biens qu'il avait au village, fit son paquet et on le vit disparaître en direction de Jodoigne et Tirlemont... Logique dans son comportement, il a probablement voulu lui-même ce qu'il avait déjà évité une vingtaine d'années plus tôt...

Et ainsi certains êtres paraissant marqués par le Destin, passant ici-bas, tels le Juif errant, donnent certains fondements au roman fameux d'Eugène Sue.

Existe-t-il des personnes qui ont un pouvoir réel envers les animaux, et, en particulier, vis-à-vis des oiseaux? Cette question est controversée et ce n'est pas ici le lieu d'en trancher, mais bien d'en observer les effets sociologiques et folkloriques, éventuels. Un bref entretient du quotidien "LE SOIR", il y a une quarantaine d'années, annonçait le décès de celui que le journaliste nommait "le charmeur d'oiseaux du Parc de Bruxelles"; un cliché représentait un petit homme aux longs cheveux blancs, le corps, les bras, les jambes, couverts de moineaux. En réalité,

ce laconique avis clôturait tout un chapitre folklorique de l'histoire du parc de la capitale. Ceux qui avant 1940 (et ils furent nombreux) traversèrent le parc, tôt le matin, se rappelleront ce lent promeneur, avançant, entouré de chiens et chats, un nuage d'oiseaux autour de la tête, tout en parlant doucement à ses petits accompagnateurs. On le voyait dans l'allée centrale, mais son lieu de prédilection, celui où il distribuait les miettes de pain, était la pelouse, plus discrète, où se trouve situé le petit lieu cher à l'empereur Vespasien. Là, arrêté, il distribuait la provende, entouré de sa petite ménagerie, laquelle ne s'effarouchait pas de la présence des badauds, intéressés par ce spectacle. Des détails touchants ont été relevés le concernant. Eugène (tel était le prénom sous lequel il fut connu), aurait été un petit fonctionnaire pensionné d'office pour affection médicale grave. Seul, isolé, il aurait reporté toutes ses possibilités affectives sur l'amour des animaux, et principalement sur ceux qui lui étaient le plus proche, ceux du parc de Bruxelles. Et durant plus de trente ans il quitta son modeste domicile, un petit logement près de la Porte de Namur, bissac au côté, tôt le matin, hiver comme été. Il allait nourrir ses petits amis. Ceux qui l'ont observé disent que dès qu'il avait franchit les grilles du parc, près du Palais des Académies (face au Palais Royal), les oiseaux quittaient les arbres, des chats, des chiens, sortaient des buissons, pour se réfugier près de lui. Ainsi accompagné il se dirigeait lentement, tout en parlant à ses petits amis, vers la pelouse qu'il préférait, pour procéder à la distribution. Le plus curieux était bien qu'il paraissait exister accord tacite entre les deux parties; nulle hâte, ni emballement. Chacun était servi tour à tour; les plus gros morceaux aux petits quadrupèdes, d'abord. Venait alors le tour des oiseaux, perchés sur ou autour de lui. Et rien n'était plus réjouissant que pareil spectacle, l'on eût dit que les petits animaux comprenaient sa conversation. Distribution faite (vers 11 h. 1/2), il s'en retournait toujours très lentement, suivi de sa petite ménagerie. Sa disparition ne passa pas inaperçue et, outre qu'elle fut annoncée par la presse, les habitués du parc parlèrent longtemps d'Eugène. Les langues se délièrent et des détails touchants furent cités. Il paraît que durant la guerre 40-45 il se serait privé pour pouvoir continuer à nourrir ses petits protégés. Aussi, il aurait été vu aux alentours de la Gd Place (où se tenait alors le marché matinal), ramassant les débris, les trognons, de légumes et fruits, pour en faire des pâtées qu'il déposait, en de petites gamelles, dans les buissons du parc. Cet ami des animaux, modeste et humble, ne se doutait probablement pas qu'en agissant comme il le faisait, il posait des actes de grande portée sociologique au travers du folklore...

Croyances et superstitions d'autrefois

par Willy LASSANCE

Pendant deux ans, de 1984 à 1986, nous avons mené à Braine-le-Château une série d'enquêtes sur le *folklore des Monts* et, ceci, en guise de complément aux fouilles archéologiques entreprises à cet endroit par notre collègue René Borremans dans l'une des deux mottes féodales qui dominent la pittoresque vallée du Hain. Les résultats de ces travaux communs ont été publiés *in extenso* dans *Le Folklore Brabançon*, n° 250, juin 1986, pp. 95-186, 11 fig et pl.

Des miettes non utilisées dans ces enquêtes constituent ici la trame de ces quelques récits pittoresques, extraits de la "substantifique moelle" paysanne d'autrefois.

Ils démontrent davantage encore qu'en ces temps guère si éloignés du nôtre, de vieilles terreurs ancestrales étaient toujours véhiculées de bouche à oreille, malgré le christianisme omniprésent et l'implantation définitive de l'instruction obligatoire pour tous. Rien ne fut plus difficile à discipliner, voire même à détruire, que les traditions populaires car elles faisaient partie, depuis les origines, d'un patrimoine commun à l'humanité.

Après leur disparition progressive, le rôle du chercheur contemporain est de s'employer à les restituer miette par miette, grain par grain, à ceux auxquels elles appartiennent en vertu d'un droit imprescriptible — et sacré !

Les deux premiers récits nous ont été contés avec humour et gaillardise par M. Lucien Lisart, né en 1911 au hameau des Quarante Bonniers où il habite toujours :

Il tient ceux-ci de son grand-père maternel, Adrien-Joseph Antoine, né à Braine-le-Château en 1856 dont le propre père contait, voici plus de cent cinquante ans, bien des histoires autour des veillées familiales : voici la première, que nous intituleons *Le fantôme du Vlasmark*.

Le fantôme du Vlasmark

En ce temps là, la chaussée Hal-Nivelles n'existait pas et les gens du Vlasmark se rendant à Hal devaient nécessairement traverser le bourg agricole d'Essenbeek et emprunter le chemin creux qui était la continuation de l'endroit dit *Rue aux Esprits*, depuis lors ces lieux ont été complètement bouleversés par la construction de l'autoroute Bruxelles-Mons-Paris.

Mais laissons la parole au conteur d'autrefois...

Un beau matin, me rendant au marché de Hal avec ma petite charrette, tirée par mon chien, pour y vendre des oeufs et du fromage, je partis bien avant le lever du jour.

Et je déambulais tranquillement dans ce chemin creux, posant un sabot devant l'autre, une main posée sur la charrette, me fiant au flair infailible de mon fidèle compagnon de route car la nuit sans lune avait couleur d'encre.

Soudain, malheur, du sommet de l'un des talus se fit entendre un bruit inusité dans la campagne paisible, un bruit de chaînes entrechoquées.

Croyez-moi si vous voulez, mon sang ne fit qu'un tour et mon cœur se mit à battre du tambour comme ceux des Français à la bataille de Waterloo ; et toujours ces chaînes infernales qui ne cessaient de s'agiter au dessus de ma tête. Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Eh bien, tout net, je m'arrêtai et mon attelage aussi ; je flattai doucement mon chien de la main comme pour lui faire comprendre qu'il avait à se tenir coi.

Pour me donner du courage — je n'avais pas peur, mais une certaine inquiétude me tenaillait — je me mis à crier à la cantonade, faisant du creux de mes mains un porte-voix : — qui que vous soyez, homme ou diable, montrez-vous si vous osez et cessez cette vaine agitation... je n'ai rien à voler, sinon quelques produits de ma ferme !

À ces paroles prononcées d'une voix forte, ce bruit peu ordinaire cessa immédiatement ; je restai vissé sur place, dressant l'oreille que j'avais très fine comme tous les paysans, les poings serrés et l'œil anxieux essayant, mais en vain, de percer l'épaisseur des ténèbres du chemin creux.



BRAINE-LE-CHATEAU Grand Place



Lentement, le jour vint enveloppé de brumes et toute la nature se mit à saluer son arrivée... mais vous savez que je ne suis pas poltron et ma haute stature y contribua; ma résolution était prise, j'abandonnai là tous mes biens y compris ma paire toute neuve de sabots et, d'un bond rendu plus agile encore par la rage et, de quelques foulées rapides, je me hissai sur l'ourlet supérieur du talus d'où me paraissait provenir cet écho d'outre-tombe. Nulle part âme qui vive, tout était calme comme à l'accoutumée dans les champs moissonnés; aucune trace de pas, ni de frottis d'objet n'avait mordu la glaise trempée d'humidité. Dois-je vous avouer que je n'étais cependant pas rassuré? J'avais bel et bien eu affaire à l'un de ces êtres lugubres portant suaire que vomissait parfois l'Enfer.

Naguère, celui qui l'avait rencontré glissant à pas feutrés sur le sentier des Monts, ah! le pauvre chrétien il en était mort de peur et laissé tel sur le chemin où il avait été ramassé. Non, il ne trépassa pas sur l'heure! Il eut encore le temps de décrire sa rencontre; il avait cru reconnaître, disait-il, le fantôme de son vieil ivrogne de père qui battait sa femme comme plâtre chaque fois qu'il avait bu.

Jamais plus, mes amis, mes enfants je n'ai circulé la nuit par des vieux chemins de traverse (qu'on dit être des raccourcis) sans m'être muni d'un solide gourdin. Et sachez que j'ai prié des années pour ces esprits qui reviennent nous implorer pour que le Paradis daigne enfin s'ouvrir à eux; faut croire que j'y ai réussi.

Tourniquet de malheur!

Je vais maintenant vous conter, mes enfants, mes amis, quelque chose de plus gai, une histoire plaisante qui survint à deux solides gaillards de chez nous. Ah! ces deux larrons aimaient la fête, les jeunes filles, la petite goutte. Ecoutez plutôt!

Ils revenaient nultamment de la kermesse de Steenkerque, village qui, comme vous le savez, est situé près de Rebecq-Rognon.

Ayant à traverser en diagonale un champ, qu'ils connaissaient pour y avoir été maintes et maintes fois garder les vaches, ne voilà-t-il pas qu'ils butent soudainement sur une clôture, au bout du sentier qu'ils empruntaient habituellement.

Or, cette pâture était munie d'un tourniquet pour permettre aux piétons de tous poils d'emprunter "un sentier reconnu", c'est-à-dire grevé d'un droit d'usage et porté à l'Atlas des Chemins.

Médusés, les deux compères un peu gris s'assoient, discutent, se raisonnent et constatent, fort logiquement d'ailleurs, qu'une seule issue leur est laissée: contourner la clôture pour retrouver ce tourniquet de malheur... qui devait bien exister quelque part!

Ah! ouiche (laissez-moi rire)... après avoir fait une ou deux fois le tour du pré, ils se retrouvèrent bel et bien Gros-Jean comme devant.

En plein désarroi devant cette inexplicable disparition d'un engin qu'ils avaient *mordicus* utilisé quelques heures plus tôt, les voilà contraints à se glisser comme des couleuvres sous les barrières protectrices pour regagner à pas hésitants, l'aube venue, leur domicile respectif.





Braine-le-Château — Chapelle N. D. du Bois



Depuis 1967, un comité régional, l'Association des Brabants, a pour but de restaurer et de protéger les monuments de la Région. La chapelle est l'un des nombreux monuments de la Région. La restauration de la chapelle est financée par le Gouvernement provincial de la Région de Brabant. C'est actuellement un lieu de pèlerinage très fréquenté surtout en semaine.
E. Bessis, Braine-le-Château, 1967. — Région, Louvain.

Après un sommeil réparateur, toutes vapeurs d'alcool dissipées, ces deux amis s'empressèrent d'aller clamer leur mésaventure aux quatre vents du canton. Leur balourdise se répandit comme traînée de poudre après qu'il fut constaté que les deux vieux tourniquets continuaient bellement leur office à chaque bout du sentier.

Mais des sarcasmes qui fusaient, ils s'en moquèrent pendant des années : on les avaient ensorcelés. Point à la ligne !

Julie Dekerken, mercière de son état durant cinquante ans à Braine-le-Château, au numéro 8 de la grand'route Hal-Nivelles où elle naquit en 1899, tenait encore boutique assez récemment quand nous l'y rencontrâmes, le 13 mars 1986.

Hormis les aunages,⁽¹⁾ les vêtements de travail et les mille petits objets de mercerie indispensables dans la vie quotidienne des ménagères, comptoir et rayonnages en bois étaient toujours là, dans cette odeur caractéristique de vieilles choses oubliées, où cette aïeule bon pied bon oeil vivait son quiet quatrième âge.

En sa compagnie, nous vécûmes là une heure délicieuse. Elle nous conta allègrement nombre de pratiques et de coutumes aujourd'hui tombées dans la trappe inexorable des années en marche. En voici quelques-unes !

La couturière, ses ciseaux et son dé à coudre.

L'histoire s'annonce comme une fable de ce bon Monsieur de la Fontaine :

Il était une fois une jeune apprentie-couturière du hameau des Fonds, qui rentrait chez elle par un soir venteux à l'issue d'une longue journée d'atelier.

Elle parvint au logis dans un état de frayeur extrême, suivie dans les bois (soutint-elle) par un *tchi-à-tchâines*, chien qui traînait derrière lui une chaîne, qui faisait un bruit horrible, quasi d'outre-tombe.

Toute tremblante encore, elle conta à ses parents que s'étant mise à courir pour échapper à son poursuivant, *èl'tchi* prit aussitôt la même cadence !

On l'assit, on lui fit prendre une *petite goutte* tout en la raisonnant gentiment : c'est alors que dans un énorme éclat de rire, elle réalisa soudainement que ce tintamarre infernal n'était en réalité que le fruit de son imagination galopante : c'est-à-dire le frottement provoqué par le choc métallique conjoint de sa paire de ciseaux et de son dé à coudre qui se partageaient l'espace de la poche de son tablier... Dieu de Dieu ! Mais il est vrai que dans la maison de couture d'où elle venait, ce soir-là il avait été beaucoup question de revenants et d'êtres diaboliques, histoires véhiculées par quelques *rouïeux* peu enclins à travailler, dont l'un ou l'autre venait voir de plus près les jolis minois de l'atelier de couture⁽²⁾.



Braine-le-Château — tombeau des Comtes

Ces jeunes gens passaient, dit-on, le plus clair de leurs loisirs à fréquenter les boutiques et les cafés, contant bien haut et fort des gaudrioles, parfois drôles, souvent effrayantes et propres à faire trembler les jeunessees crédules, naïves et superstitieuses de ces temps révolus !

- Hein ! qu'on était *bréss*, autrefois, dans nos villages ! conclut notre interlocutrice, nous voyant sourire à son récit... mais puisque vous aimez ça, j'veis vous en conter une autre, à propos de *pataques* !

Simple histoire de pommes de terre

- Faut que je vous dise que les *pataques* ici à Braine, ce sont les pommes de terre. Ces bons tubercules ont sauvé de la famine bien des générations de pauvres gens : les béguines qui nous ont appris à lire et à écrire disaient que leur inventeur était un certain Monsieur Parmentier... mais ceci m'éloigne de mon sujet.

- Une soeur de ma mère, nommée Florence Leclercq, se plaisait tellement à l'époque de l'arrachage des pommes de terre, que parvenue à l'âge avancé de 90 ans, pour ne pas manquer le spectacle elle se faisait porter sur le terrain par deux solides gallards. Là, par temps sec et ensoleillé on l'asseyait doucement, prudemment sur une chaise. (dite *seile* en patois local !)

Tout de suite, elle contribuait à sa manière au travail de finition en lissant des deux mains les *pataques* souillées par la terre, les glissant ensuite doucement dans un grand sac de jute. Quand, par malheur pour lui, quelque vieillard encore ingambe montait du village *po taller enn' bavétt avè Florence*⁽⁴⁾, prestement elle rabrouait l'importun qui,



en cas d'insistance, recevait *onn' pataque so'ttièss* ! vigoureusement lancée ; et sans ciller, elle le chassait plus loin encore en direction de ceux qui, courbés sur la glaise, les reins moulus, extrayaient du sol les précieux tubercules.

On l'entendait parfois également crier à l'adresse de ses vieux amis (souvent d'ailleurs plus jeunes qu'elle) — *faura r'venu... pasquè d'l'aï d'ouvrat* !

- Quelle femme de tête était ma tante Florence, s'écria notre accorte cicerone ! — Mais dites-moi vous deux, en nous regardant, René Borremans et moi, de son oeil aigu et perspicace... depuis quand y-a-t-il des pommes de terre chez nous ? Et est-ce vrai qu'elle est "l'invention" de Parmentier ?

Nous répondîmes à cette pertinente question le mieux possible et aujourd'hui que je rédige ce texte voilà, me semble-t-il, l'essentiel de ce qui nous est connu de celle : *Petite Histoire de la Pomme de Terre*.

On n'est pas entièrement d'accord quant à son origine exacte. Elle aurait, dit-on, été introduite aux XVIe-XVIIe siècles par des vaisseaux marchands espagnols ou portugais, retour des Amériques. Alors connue sous le nom péruvien de *patata* et plus largement diffusée en Europe occidentale au XVIIe siècle, une curieuse anecdote fit, à son propos, grand bruit sans que l'on sache ce qu'elle comporta d'authentiquement vrai :

Au cours d'un repas de têtes couronnées à Versailles, on aurait fait servir aux convives esbaudis une légumineuse nouvelle, de couleur vert vif dont Louis le Quatorzième avait fait la louange. Mais hélas ! tout de suite, il y eut parmi les convives un cri d'horreur unanime... et quelques coliques tenaces parmi ceux qui, les plus courageux d'entre eux, avaient entrepris de vider leur assiette ! On se tourna vers les cuisines et on s'aperçut vite de la méprise, quand au prix d'être embastillé sur-le-champ, un certain Parmentier vint doctement expliquer qu'en lieu et place du savoureux tubercule, dont il vantait alors les mérites culinaires, on avait servi la verdure !

D'où ce quiproquo qui fallit tourner à l'aigre mais finalement établit définitivement la réputation historique du savant chimiste, après que la Personne Royale ayant solennellement proclamé la pomme de terre digne de figurer sur les meilleures tables de France et de Navarre déclara Antoine-Auguste Parmentier (1737-1813) ci-devant "l'inventeur" de ce délectable féculent !

Ce dernier, successivement apothicaire, agronome, et plus tard... militaire... publia en 1773 un travail consacré à l'examen chimique de la dite pomme de terre, devenue au fil des ans très largement populaire ; c'est lui-même qui en répandit et en prôna la culture intensive.

Ce qui lui valut le *Prix de l'Académie de Besançon* et la juste renommée historique que l'on sait.

Trente ans après, le Premier Empire reconnut ses éminentes qualités de phytopharmacien (avant la lettre), en l'appelant aux titres de Premier

Pharmacien des Armées et d'Inspecteur Général du Service de Santé Impérial de 1803 à 1813, année où il mourut.

Mais le titre le plus mérité qu'il convient d'attribuer à Farmentier est celui de *bienfaiteur de l'humanité*. Car, en effet, la propagation de la pomme de terre dans nos régions tempérées eut pour effet immédiat d'enrayer puissamment les nombreuses famines qui sévissaient de façon endémique depuis des millénaires !

Adieu ! Julie Dekerken.

Née à Braine-la-Château le 29 juillet 1899, elle devait y décéder le 25 septembre 1986. Serinement, doucement, humblement, comme elle avait vécu.

Cette femme exceptionnelle, dont l'esprit clair et la vive intelligence étaient unanimement reconnus dans son village natal, nous a permis, par ses souvenirs, d'engranger bien des notes et des récits savoureux rigoureusement exacts.

Nul doute que le Dieu chrétien en lequel sa foi raisonnable confia son âme droite ne Lui rende en aunes d'or toutes celles qu'elle vendit honnêtement au cours de sa longue vie souriante.

(1) L'aune, mesure ancienne d'un mètre vingt, fut déclarée hors service par un Décret français paru au Journal officiel en 1840. Or, c'est dé à en 1795 que l'Assemblée Législative de la République Française institua le système métrique actuel.

L'aune, et par extension, l'aunage des draps et des maîtres demeura longtemps encore en usage. Il se perpétua pendant plus d'un siècle dans nos campagnes.

(2) Le dictionnaire wallon *rdieu*, *rdieu*, provient du franc, *rouler* sa base, boire, festoyer, guindaler. Selon Jean HAUST, dans son *Dictionnaire liégeois*, p. 584, le wall *rdieu* signifie rouleur, vagabond.

Dans le cas présent, nous inclinons à penser comme Julie Dekerken que ces *rdieux-fé* étaient issus d'une race de *rdieux-fé*, *rdieux-fé* de famille dévoyée ou bons à rien... (et à tout).

Par leur *faute déshonorable*, *faute déshonorable* à la vulgarité, ils tentaient d'achever quelques bonnes filles courageuses qui semblaient bien souvent n'avoir d'yeux et d'ouïes que pour les romances débitées par ces noces impâties, ne craignant ni Dieu ni Diable.

La *facade* de certains de ces *poivres Messieurs* atteignait plus encore les nombreux analphabètes qui peuplaient surtout les villes et villages. Hélas !

(3) *Cumpère* est le nom le plus usuel donné en Wallonie à la pomme de terre. Il provient du bas-allemand *gündörbe* ou *gündörbe*. Mais elle porte aussi quantité de variantes locales ou régionales telles que — *carottes*, *lutein*, *parit* (de *Forenais*), *parite*, *parit* (brabant), et les succulentes *parit* (aromatisées).

(4) *Parit* aujourd'hui en usage de connotation désobligeante en raison de son *maladroit* *parit*.

(5) *Teller* *ant* *basin* — c'est *basin* un bon *basin* d'une rencontre fortuite entre voisins ou voisins, entre vieux camarades d'école ou de travail, c'est le *basin* d'usage entre la ménagère qui fait ses courses et les commerçants de son quartier.

L'auteur remercie vivement Monsieur et Madame Malain-Lissart, qui lui ont spontanément prêté les vus anciennes provenant de leur collection, dans le but d'illustrer ces quelques *basins*. Également Monsieur Lucien Lissart, qui les a soigneusement relus en leur apportant quelques *basins* utiles d'information.

Synthèse évolutive du Roman Pays de Brabant. Rixensart et environs 1920 à 1960, petite histoire et folklore

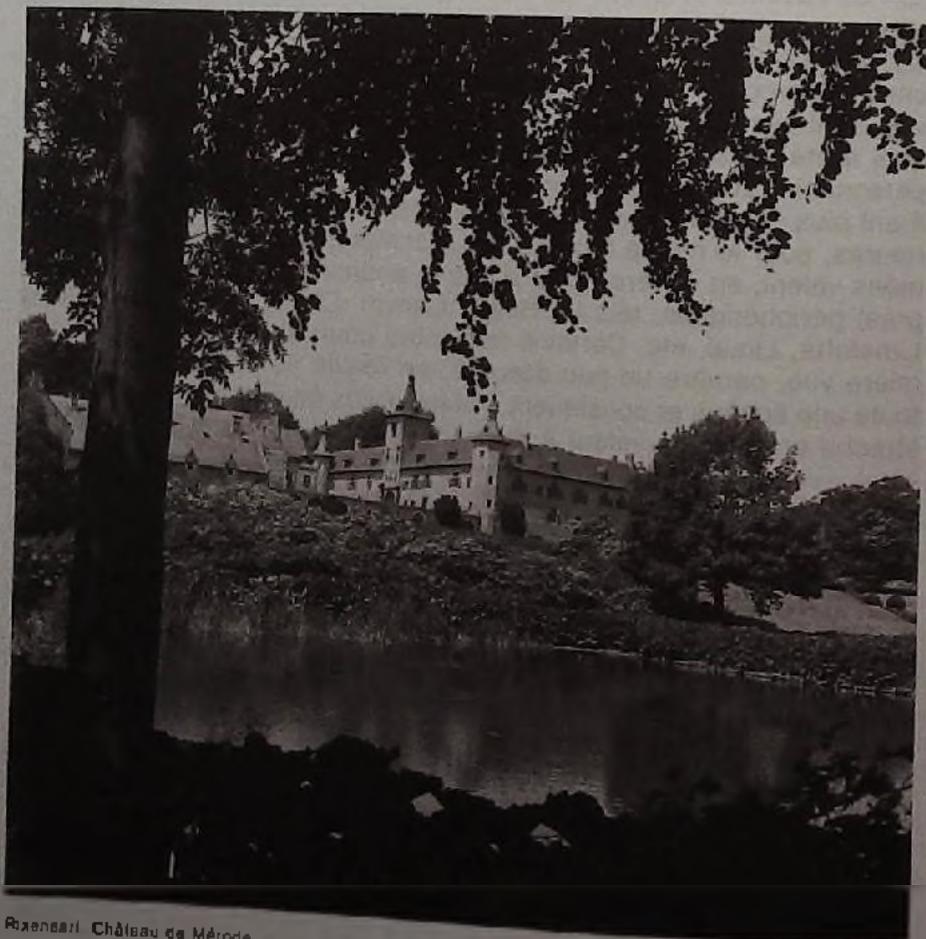
par Maurice DESSART

Le Brabant, comme toutes les régions du pays d'ailleurs, subit depuis plusieurs décades une évolution rapide qui n'a pas été sans modifier profondément son aspect originel. Sans essayer de trancher la question de savoir si la chose est bénéfique ou non pour la région envisagée — ce qui n'est pas le fait de la présente étude — il n'est certes pas sans intérêt de poser quelques jalons en ce domaine afin d'avoir une idée du chemin parcouru. Les considérations qui suivent, nullement exhaustives, sont basées sur un rappel des meilleurs auteurs, augmenté de ce qu'il a été possible de recueillir sur le terrain, ainsi que de souvenirs personnels. Les appellations anciennes ont été respectées, comme étant plus évocatrices ; également, les dispositions administratives antérieures, pour le même motif. Il est à comprendre que les idées exprimées valent, en général, pour d'autres endroits (à de petites variantes près) périphériques, tels La Hulpe, Genval, Ohain, Lasne, Maransart, Limelette, Limai, etc. Certains faits cités pourront peut-être, et à première vue, paraître un peu désuets ; en réalité ils sont significatifs de toute une époque et constituent d'utiles points de comparaison pour qui attache encore une valeur à la réalité des choses.

Synthèse historique.

Comme Tarlier et Wauters le constatent en 1864 (Géog. et Hist. des communes belges-canton de Wavre), le Brabant wallon est de vocation essentiellement agricole, comme la chose-compte tenu de certaines exceptions-peut encore se vérifier de nos jours. Cela suppose des us et coutumes nettement délimités (aux périodes envisagées), aisément perceptibles et sujets plus facilement que d'autres, à évolution. Les changements au village se remarquent mieux qu'à la ville, peuplée et soumise à un régime économique beaucoup plus actif. Disons donc que des silex taillés (époques diverses) ont été trouvés un peu partout ; des tumulus nombreux ont existé (ils ne sont presque plus perceptibles) sur le territoire de Rixensart et environs. En réalité cette commune est née au milieu des bois, comme son nom paraît l'indiquer, étymologie controversée, d'ailleurs. ESSART, SART, sont des expressions couran-

tes en pays wallon et désignent les lieux défrichés, pris dans la forêt. Ce territoire a en effet fait partie de la grande forêt charbonnière (Ardenes, Soignes) et dont le Bois de Rixensart est un prolongement. Tels sont également Vieux-Sart, Maransart, Sarl-Dames-Avelines, etc. On trouve les graphies RIXANSART 1247 - RIXSINSAERT 1312 - RUXENSAERT 1440 et de nombreuses autres. L'accord se réalise sur l'étymologie Rixensart = sart, domaine, de RIXON, du bas allemand RICHIZO, d'où provient Richard. Il s'agit probablement du bien d'un notable franc ripuaire (voir Des Marez — La colonisation franque — 1926 + carte) venu là lors des invasions de ce peuple. Les documents manquent pour la période du haut-moyen-âge. Il est reparlé de Rixensart au XIIIe siècle. Ces terres ont dû être d'exploitation difficile à ces époques, parce que très boisées, sauf le long des cours d'eau. Il semble qu'à ce moment il s'agissait d'une modeste bourgade de défrichement groupée



Rixensart. Château de Mérode



Un quartier résidentiel, une enclave privilégiée, inamovible brabançonne milieu du XIXe siècle

autour d'un château; la superficie des bois l'emportait sur celle des terres arables, situées surtout sur les flancs des vallées de cette région de topographie accidentée. Ce dernier fait pouvait encore facilement se vérifier peu après 1918 et encore à l'heure actuelle, en voyant la situation des parcelles cultivées, compte tenu de l'évolution durant plus d'un demi-siècle. Ces hypothèses paraissent confirmées par l'existence à Basse-Wavre — sol comparable — d'une importante VILLAE romaine (IIe s.), dont les substructures ont disparu, absorbées par l'agriculture, près de la ferme de l'Hoste ou de l'Hôtel; en effet, pareil domaine devait vivre en autarcie, d'où défrichement (essartage), culture etc, sur une certaine superficie. Après un long silence de l'Histoire, on décèle que le premier seigneur de Rixensart s'appelait Godefroid de Limal, frère de René, chevalier de Limal. Trois Godefroid de Rixensart furent les bienfaiteurs de l'abbaye de Villers (la Ville) par don de biens divers. La liste des seigneurs de Rixensart est longue et contient les noms de nombreuses familles importantes du pays; en 1553, Jean de Croy, comte de Roeulx (descendance jusqu'au milieu du XVIIe s. en cette tenure). Après d'autres, suit la famille Splinola, d'origine espagnole, par apparentement. Les actuels châtelains de Mérode apparaissent en 1715, avec H.N. de Mérode dit de Monfort, en qualité d'héritier de la comtesse de Bruay-Salm. Ses descendants, jusqu'à ce jour, furent nombreux. Revenant à la topographie des lieux, disons que l'ancien cadastre relevait trois sections dénommées:

- du Village
- du Bourgeois
- du Glain

toutes extrêmement morcelées, ce qui est encore le cas de nos jours. Bourgeois apparaît au XV^e siècle et dès ce moment revêt certaine importance puisque un certain nombre de notables devaient être choisis parmi ses habitants. Ce serait de cette époque que daterait un certain sentiment (rivalité, antagonisme, animosité?) entre les deux localités; ceci était encore nettement perceptible vers 1920 et peut parfois encore être remarqué. Le fait se présente aussi en d'autres endroits, tant wallons que flamands. Le territoire de Rixensart de par son relief a été de défrichement difficile et les gravures anciennes reprennent toujours des bois. Sa vocation agricole (qui a bien évolué...) ne date que du début du XVI^e siècle, a été importante et a été fort entamée. En 1834 la situation se présentait comme suit, sommairement:

Terres arables	421 HA
Jardins légumiers	11 HA
Prés et pâtures	75 HA
Bois	318 HA

etc

Total 852 HA

On voit que le territoire boisé était encore fort important; celui, légumier, toutes proportions gardées, ne l'était pas moins (il y sera revenu). De petites industries locales ont existé, elles ont disparu (tourbière, four à vitres, brasserie, tissage du coton, etc); d'autres se sont implantées et ont connu des sorts divers (bonneterie, génie civil, produits chimiques ou thérapeutiques, etc). A certains endroits de la commune (1985) on demeure fort indécis quant à sa vocation véritable, laquelle paraît sur de grandes étendues être celle de "dortoir" (2des résidences, habitants occupés en ville). Il s'est créé tout un commerce local, d'opportunité, qui a modifié profondément son caractère. Evolution normale pour notre pays et pour l'Europe, peut-on dire. Les fastes de Rixensart sont fournis et s'étendent à des domaines très divers; qui s'en douterait à l'heure actuelle, n'était son château, témoin muet mais imposant de ces époques révolues. On relève, par exemple, que durant les guerres de Louis XIV, ce château fut plusieurs fois attaqué et occupé. En février 1678, les troupes françaises firent une incursion dans les environs de Wavre, incendièrent plusieurs fermes, ainsi que le château de Rixensart. Le village a connu diverses juridictions, selon les époques. Limai, Mont-St-Gulbert, La Hulpe, Wavre, etc. L'ardent et éloquent comte de Montalembert, qui épousa Anne de Mérode, fille de Félix de Mérode (héros de 1830), avait une grande prédilection pour le château. Son mariage fut célébré à Rixensart en août 1836, il y fit de longs séjours, bien qu'il y possédât, près de Bourgeois, une maison de campagne nommée le Belloy. Membre de l'Académie Française, il est connu sur-

tout comme politicien et publiciste (comme on disait à l'époque pour journaliste), par ses écrits d'un catholicisme libéral virulent. Mgr Xavier de Mérode, camérier du Pape Pie IX, organisa en Belgique, vers les années 1860, le corps des Zouaves pontificaux, lequel compta en ses rangs de nombreux noms de la noblesse belge. La commune a été le lieu (et est encore parfois) de résidence d'artistes de disciplines diverses. Bourgeois, jusque peu avant 1914, a paru constituer une entité différente, les habitants des deux endroits ne se fréquentaient guère; tout cela a bien changé... Détail assez piquant, dont nous laisserons la responsabilité à son auteur, J. Th. de Raadt (Les Sobriquets des communes belges-Bruxelles 1904), que dit le blason populaire pour les habitants? Eh! bien, ils seraient des "Pôralns", ce qui signifierait qu'ils sont contents de tout, des bonnasses; ce curieux vocable pourrait aussi signifier des goinfres... Ceux de Bourgeois sont surnommés "Les



Rixensart-Chapelle rustique (milieu du XIX^e siècle?)

MOUGNE DE FOUR" (mangeurs de foin), tout cela est bien sévère, mais qui s'en souvient encore...

Période 1914-1940.

Région essentiellement agricole. Rixensart fut, durant la première guerre mondiale, un lieu de ravitaillement et de subsistance pour les habitants des grands centres proches. Comment se présentait sa population vers ce moment ? Les fermiers, cultivateurs (parfois, maraîchers), y constituaient, depuis deux ou trois générations, la couche la plus ancienne. Peu de notables, des manoeuvres, des ouvriers agricoles, des artisans (menuisiers, ferronniers), quelques petits fonctionnaires. La guerre devait procéder à un grand brassage des habitants. Certains d'entre eux, à leur retour, firent une carrière militaire (souvent, comme sous-officiers). Il y eut une sorte d'exode vers les villes, les gens voulaient changer de vie. Il y eut des arrivées, à l'inverse, ceux des villes, ayant connu de trop durs moments (aussi, de par le renchérissement des loyers), cherchèrent le salut à la campagne. Ceux-là, tout en exerçant leurs activités professionnelles à la ville, s'occupaient le soir par le petit élevage ou la culture maraîchère (ceci, surtout vers Bourgeois et Chapelle-St-Lambert, la terre y étant très fertile). Quelques petits rentiers habitant en villas ; deux ou trois boutiques, deux cafés (dont l'un, en même temps, coiffeur pour hommes). Voici à titre documentaire (et de souvenir...) la fiche signalétique, sommaire, de quelques uns d'entre eux, vers 1925.

Nom	Profession	Origine
Herman D...	Ouv. chapelier à Brux.	Verviers
Ernest D...	Sous-officier à Brux.	Schaerbeek (Brux.)
Isidore S...	Menuisier à Brux.	La Hulpe
Henri D...	Prép. aux inhum. à Brux.	Dieghem
Joseph V...	Scieur en long à Brux.	Jette
Jean D...	Ouvr. tailleur (à dom. et à Bruxelles)	St-Josse-t-Noode (Brux.)
Emile V...	Jardinier à La Hulpe	Athus (Lux. belge)
Christian T...	Cantonnier (Etat)	Lessines.

Exemples pris dans ce qu'il est convenu d'appeler la "classe modeste". Ils habitaient tous (avec leur famille) de petites maisons avec jardin, situées entre Rixensart, Bourgeois et Chapelle-St-Lambert (démolies, ou aménagées, depuis cette époque). Comme on s'en apercevra, cette énumération livre déjà quelques enseignements. En réalité, la Rixensartois de vieille souche aura toujours été assez rare et en petit

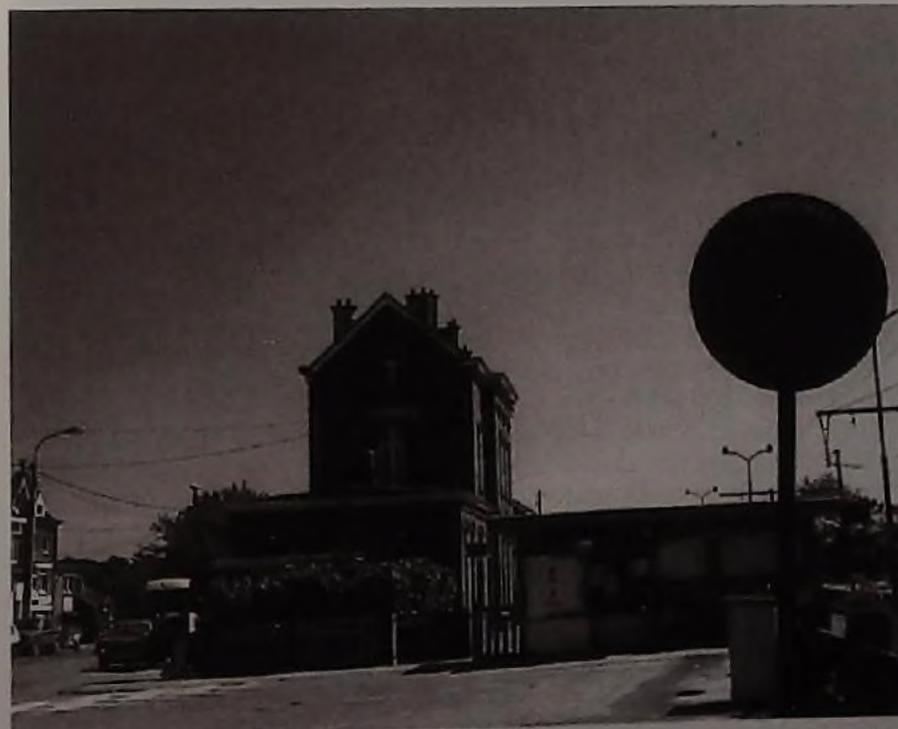
nombre. La chose s'explique par la vocation agricole de la région, laquelle ne nécessitait que quelques fermiers-cultivateurs (établis parfois depuis plusieurs générations) et leur personnel (souvent, venu d'ailleurs). Certains de ces ouvriers agricoles s'étaient établis à proximité du lieu de leur travail, la ferme proche. A l'époque considérée (1925) le fait pouvait encore se vérifier, bien qu'il y eut déjà un grand mélange. Ces autochtones (si l'on veut) une dizaine d'années plus tard, chassés par la grande crise économique 1930-35 (et plus tard), émigrèrent en grand nombre vers les villes (Wavre, Bruxelles) la diminution du nombre des fermes, la mécanisation, la rationalisation (déjà...) y étaient aussi



Lesne Chair - Monument aux volontaires 1940-45 tués en combat.

pour une bonne part, sans compter l'attrait de plus hauts salaires. Les arrivants avaient d'autres desseins. Jouissant d'une occupation stable, plus ou moins bien rémunérée, ils recherchaient le calme, les loyers moins chers, un rapport d'appoint (petit élevage, culture de légumes), à l'inverse des autres qui allaient chercher à la ville les petits emplois de manoeuvres communaux, de grandes sociétés, etc., et bénéficier de plus de liberté. Réactions très humaines et qui seront toujours de mise. Il se forma ainsi (le long des ruisseaux et surtout vers Bourgeois et Chapelle-St-Lambert), un assez vaste quartier de maraîchers (souvent, amateurs) où régnait une activité de certaine ampleur. On approvisionnait la population locale et ceux dont l'étendue des terres le permettait, allaient sur les marchés environnants (en se servant de brouettes, charrettes à bras, ânes, rarement, un cheval). Par les beaux soirs d'été et d'automne, de ces carrés plantés s'échappaient d'odorantes senteurs de légumes frais, tandis que les gens, l'échine courbée, s'affairaient, tout en s'interpellant. Heureuse époque à laquelle, bien que menant une vie très dure, l'on était joyeux, confiant en l'avenir... Tout ce monde élevait des lapins et des poules (en petit nombre, mais cela y était...), essayant de vivre en autarcie, par de bons produits (l'engrais était presque inconnu, fumier de cheval, mis à part). L'entraide et la bonne humeur étaient de rigueur, l'on avait des buts communs. Et le plus de monde possible profitait de cet état de choses. L'on faisait plaisir à l'atelier ou au bureau (moyennant une "dringelle" ou quelques pots...); on échangeait un lapin ou une poule, contre un petit costume tricoté pour le dernier-né (la mode à l'époque, même pour les petits jusque six ou sept ans). Tout un mode de vie qui n'existe plus et avait tant de charme. Les coutumes, le folklore, s'entendaient de façons diverses. Le socialisme (au sens politique) y était rare; les gens étaient très portés vers la religion catholique romaine. L'église était très fréquentée, les processions suivies (même en d'autres localités), et c'était un honneur de porter une bannière. Par contre, le patronnage était assez peu fréquenté (le dimanche après-midi), malgré qu'il y eut distribution de "casques" (forme cylindrique, variété de couques au beurre) et chocolat liquide, le tout couronné par une projection cinématographique (muette, évidemment) où Catherine de Médicis et son âme damnée, l'alchimiste Ruggieri, tenaient les grands rôles. Un frisson parcourait la petite assemblée lorsque ce dernier remettait à la reine la fiole contenant le poison qui devait infecter la paire de gants... Désuet, peut-être, mais significatif de toute une époque: l'enfant avait encore des réflexes d'enfant... cette chose si belle, mais de conception dépassée. De nombreux petits préféraient s'ébattre dans les campagnes ou, l'hiver, faire des "glissoires", sur la glace de certains chemins pavés, toujours les mêmes, voire, à plusieurs, faire du traîneau (sur l'engin fabriqué par le papa). Saison morte, souvent, l'on se réunissait. Par beau temps, c'étaient les promenades en commun; l'hiver, l'assemblée se tenait chez l'un ou l'autre (pas de radio, ni encore moins, de T.V.); on commentait les journaux, on exhibait les photos de famille, cela discutait

ferme. Et l'on se quittait tôt, certains mettant les enfants coucher à dix huit heures! En somme, la vie d'une grande famille. Les événements divers de l'existence étaient également partagés (sauf ressentiment dûment motivé...): premières communions, mariages, décès, etc. Tout le monde connaissait tout le monde; ceci, en général, bien différent de ce qui se passe actuellement, mais qui, aussi, est explicable par les nouveaux modes d'implantation et des motivations fort différents. De ce temps, les habitants des quelques villas qui existaient, en général gens aisés, menaient une vie à part, frayant peu avec leurs voisins, plus prolétaires. Leurs enfants jouaient entre eux, maniant le "propulseur" (petit chariot, de bois verni, sur lequel le petit s'asseyait et qu'il faisait mouvoir au moyen d'une sorte de rame articulée sur les roues arrières), roulant sur de belles petites bicyclettes, jouets luxueux pour l'époque; ils jouaient au "croquet", ce jeu tombé en désuétude. Les plus grands partiquaient le tennis et l'équitation. Comme les habitations étaient relativement éloignées les unes des autres, aucune friction ne s'est jamais produite. La vie s'écoulait, en général, calme, ordonnée; tout le monde savourait ces années d'après-guerre 1914-18. Outre ce qui est repris plus haut, il n'est pas sans intérêt d'observer comment vivait la classe laborieuse, son comportement étant beaucoup plus significatif et évocateur du moment.



Rixensart - La gare (aspect actuel)

Aperçu sur l'utilisation des loisirs il y a un demi-siècle.

Un train de vie en général très modeste incitait les gens à se contenter de peu, et, surtout, de ce qui existait. Se distraire ne pouvait pas coûter trop cher et il n'était certes pas question de grand tourisme; aller à la côte ou en Ardenne, était un luxe que peu d'entre eux pouvaient se payer. Les plus jeunes entreprenaient à valo le tour des Flandres ou Ardennes. L'on partait en bande, emportant le maximum sur le porte-bagages, logeant dans les fermes ou... à la belle étoile. Et l'on revenait, bronzé, fatigué, mais ayant en tête de quoi meubler les soirées d'hiver. L'enfance, l'adolescence, devaient se débrouiller pour se distraire; il est vrai que l'on se trouvait à la campagne, mais quand même... Pour ceux de cet entendement, il y avait le dimanche après-midi, le patronnage; pas de moyen de pratiquer un sport; le cinéma (muet) le plus proche était à Wavra (Genval étant encore très rural). Peu ou pas de groupements, le temps libre est limité... Pourtant une activité assez intense existe au niveau des adultes. Plusieurs sont colombophiles et ont monté un pigeonnier au sommet de leur habitation. On peut les voir certains dimanches, à bicyclette, le "constateur" à la main (pour ne pas le dérégler), vers midi, se rendant au local (Genval, La Hulpe, Wavra). Ils en reviendront, parfois, passablement éméchés... De belles victoires furent enregistrées, sur Bayonne, Bordeaux, etc, de celles que rapportait le grand "régulateur" (horloge murale). En réalité cette activité, ce "sport" comme il est dit, nécessite des qualités que le profane, souvent, ne soupçonne pas. En effet, indépendamment de l'élevage et de l'entretien des volatiles, il est toute une partie occulte tournée et difficile à acquérir, tels sont l'accouplement, le dressage, le choix du moment de la mise en course, la distance choisie, l'évaluation de l'enjeu, etc; ceci, sans négliger la patience nécessaire aux heures d'attente à l'intérieur du pigeonnier, les yeux fixés sur la vitre bleutée (pour éviter l'effet d'effroi à l'arrivant), certains se faisant sustenter sur place pour ne pas rater les "rentrées". La liente était utilisée, additionnée d'eau (parce que trop riche en azote) à l'amendement des terres; tel était le cas d'Herman D... (voir relevé signalétique repris plus haut). Certains amateurs acquièrent une relative renommée dans le monde colombophile. Le jeu des fléchettes ("vogelpik", ancienne manière), très prisé, se pratiquait surtout au café du coiffeur (épiciers aussi); on consommait et jouait en attendant son tour... Le menuisier occupait ses loisirs à la confection de petites caravelles (ornement fort en vogue de ce temps), qu'il revendait. Il y avait aussi les collectionneurs de bagues de cigares et de marques d'allumettes. Joseph V... lorsqu'il disposait de son dimanche, faisait les champs de foire avec une "roue de la fortune", tourniquet vertical à fléchettes, les points obtenus donnant droit, moyennant une mise, à de menus cadeaux; il était bien connu dans les communes environnantes.

Chacun s'occupait selon son tempérament, souvent, sans oublier ses intérêts les plus immédiats...

Esquisse sociologique de l'époque

Reportons nous à ces moments, il y a plus d'un demi-siècle. Malgré une profonde crise économique permanente, les gens sont heureux de vivre, les souvenirs de la période 14-18 sont encore vivaces, certaines séquelles aussi. On pense à l'avenir, à la famille. Les enfants sont poussés vers les études; plusieurs se retrouveront titulaires d'une bonne situation, principalement à Bruxelles. On peut dire que la période qui a duré jusqu'en 1940 a laissé des assises solides qui serviront de tremplin plus tard. Les mobilisations successives, la campagne des Dix Jours, la déportation, l'emprisonnement en Allemagne, pour certains, modifièrent profondément le reflet sociologique de la commune. Rixensart a eu ses martyrs de la Résistance. Après 1945 la vie ne devait plus

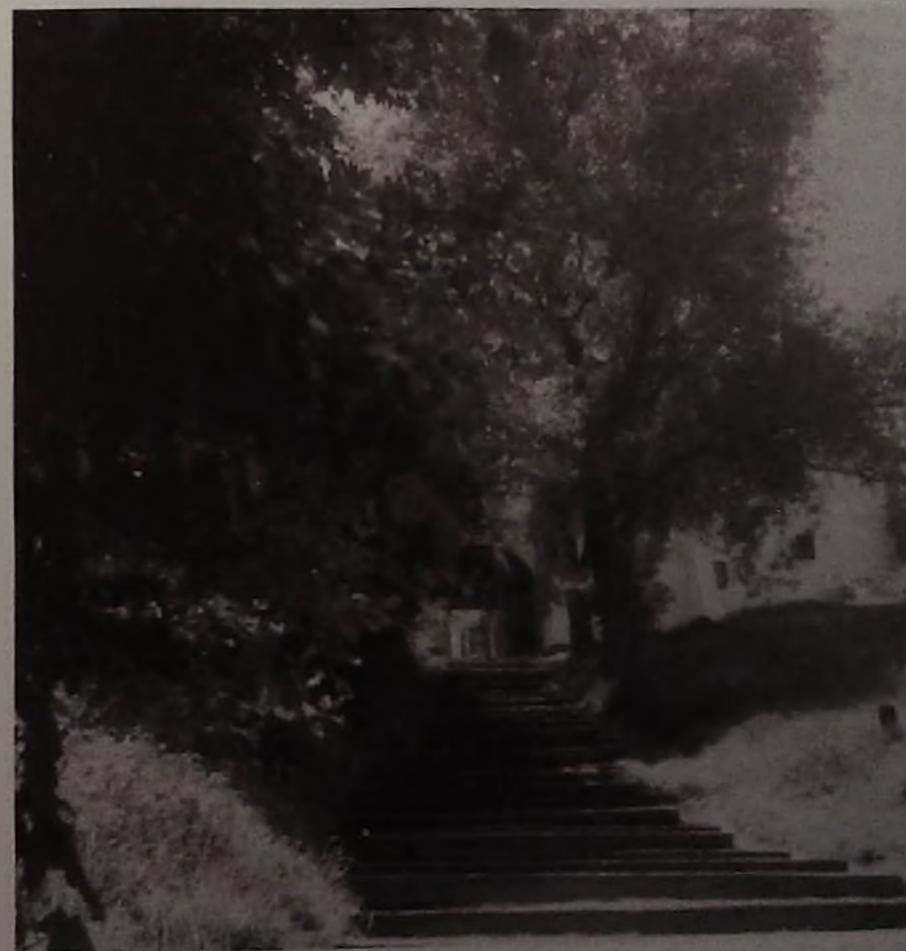


Rixensart -Place communale -A remarquer le contraste entre les habitations modernes et ce qui subsiste d'une ancienne ferme.

v être pareille. Il n'est peut-être pas sans intérêt de se pencher sur ce que fut le destin de certains habitants, des prolétaires, puisqu'aussi bien ils passèrent là une partie importante de leur vie, laquelle reflète, en une certaine mesure, ce que fut le passé le plus courant de cette partie du Brabant wallon; ils méritent bien cela.

Le premier qui vint à disparaître fut Herman D... Venu des environs de Verviers (Heure-le-Romain, exactement), où il avait appris sa profession, il se fixa d'abord à Bruxelles, où il ne résida pas longtemps, rural il était, rural il est demeuré. Il se fixa à Rixensart début des années 20, avec sa petite famille. Il partait tôt le matin en chemin de fer et regagnait son foyer après 18 h. Il s'occupait de son potager et de ses pigeons. Contracta une affection médicale professionnelle grave, due aux émanations de l'apprêt (produit chimique nécessaire pour la mise en forme des chapeaux) dont il avait une formule personnelle. Décédé peu avant 1940, sa veuve et ses enfants rejoignirent la famille maternelle à Bruxelles. De ses trois fils, le plus jeune parvint à un beau poste auprès d'une importante société. La plus belle carrière fut fournie par Ernest D..., sous-officier 14-18 mis d'office à la pension (comme tous ses pareils), milieu des années 20. Il vint se fixer en la commune espérant grâce à sa modeste pension, et à son lopin de terre (qu'il louait) pouvoir subsister. Il avait connu son épouse (une Bretonne) à Paris, durant une permission. Cette personne tricotait, surtout pour les enfants. Sans cesse préoccupé par le calcul de l'avenir (on l'avait surnommé "2004"), il vint à postuler un emploi de garde-champêtre près de Jodogne (St-Remy-Geest), auquel il avait priorité. Se fixa en ces lieux, y devint une sorte de personnalité, parvint à se faire construire une belle villa. Y décédé en 1977. Isidore S..., menuisier-ébéniste, professionnellement très capable, se mit à son compte, prospéra quelques temps, mais cessa ses affaires après 1950, et alla demeurer à Bruxelles; y ayant été occupé une bonne partie de sa vie, il ne put se passer des facilités de la ville. Destin plus modeste pour Henri D..., qui, pensionné assez tôt pour motifs de santé, début des années 30, se consacra à... la tenderie. Il avait repéré les bons endroits de prise et vendait sa "marchandise" au marché aux oiseaux, Gd Place, le dimanche matin, à Bruxelles. Eut des démêlés nombreux avec la gendarmerie. Vint à décéder en sa petite maison, entre Bourgeois et Chapelle-St-Lambert, début des années 70. Ce Flamand, comme son ami Joseph V..., s'était intégré parfaitement et parlait couramment wallon. Le dernier nommé vécut une vie assez misérable. Même à l'époque, les débouchés pour un scieur en long (1ère opération pour un arbre abattu) étaient assez minces. Travailla quelques temps pour une petite scierie de La Hulpe, mais dut s'engager à Bruxelles en une grande maison; il fut souvent chômeur (sans allocation...). Ses voisins trouvaient à l'occuper, modestement. C'est lui qui faisait les foires (voir plus haut). Habitant avec sa petite famille en un taudis (ancienne grange avec grenier servant de chambres à coucher), également entre Bourgeois et Chapelle, mesure démolie, mourut début des années 60. Sa veuve alla habiter auprès de

sa fille aînée à Bruxelles. Jean D..., tailleur, venu à Rixensart pour motifs de santé, connu de nombreux ennuis familiaux. Commença à travailler pour des patrons de Wavre et Gembloux; dut chercher à Bruxelles. Colombophile, il s'occupait également beaucoup de son jardin. Accessoirement, jouait de la trompette (à la mode du temps...) avec de petits ensembles locaux, dans les kermesses. Mourut, complètement isolé, début des années 60. Le jardinier Emile V..., vécut modestement, mais heureux; aussi, amateur de pigeons. On recourait à lui pour les conseils de culture. Se trouvant seul vers la fin de sa vie, retourna en son Luxembourg belge, natal. Christian T..., cantonnier provincial, connu un destin fort uniforme. D'un naturel calme, certain de sa situation professionnelle, ses ambitions se sont bornées à sa petite culture et, aussi, à ses pigeons. Mourut en la commune à un âge avancé. Voilà une tranche de la vie à Rixensart (et environs), pour certains de ses



Rixensart-Ferme de Froidmont. Accès aux escaliers de bois.

anciens habitants; ces cas sont devenus fort rares en la commune à l'heure actuelle.

Période 1940-60

La période de guerre 40-45 fut très dure à de nombreux Rixensartois. Les fermiers locaux n'étaient pas des plus larges, soumis qu'ils étaient aux contrôles des services de ravitaillement. Les cultures prirent une grande extension, comme le petit élevage, d'ailleurs. Nombreux furent ceux qui durent avoir recours au marché noir; d'autres s'approvisionnaient plus loin, dans la province de Namur, parfois aux environs de Jodoigne (Noduwez). Il fallut se débrouiller, utiliser les "ficelles" de cette très spéciale époque. Un important réseau de la Résistance a existé en la commune; il connut ses martyrs à la Libération (plusieurs tués en combat). Période de stagnation en tous domaines, faut-il le dire. Vint la délivrance avec tout ce qu'elle promettait, la vie continuait. Les prisonniers, les déportés, revinrent; l'on dut bien commencer à oublier ces tristes moments. Les événements y aidèrent aussi: amélioration du réseau des routes, des transports, création de cercles sportifs, vulgarisation de la T.S.F., de la T.V., modernisation (ou création) d'écoles, sans négliger la formation d'un groupement de recherches archéologiques, etc, en somme toute la gamme de choses amenées par le renouveau d'un territoire. Un grand nombre de domaines seraient ici à développer. Mais, comme il a été dit, l'histoire est un éternel recommencement. L'on assista à nouveau à ces départs et arrivées qui caractérisèrent une précédente époque.

Il ne faut pas s'étonner de cet état de choses. Après une période d'hésitation et de recherches, la vie économique avait repris son cours, offrant du travail à la classe laborieuse; les lois sociales commençaient à se développer.

Et le cycle éternel se remit en mouvement, modifiant considérablement ce qui avait été la vie coutumière de la localité. Les gens les plus modestes se mirent à avoir des ambitions, réaction très naturelle s'il en est. L'autochtone en vint à avoir des idées plus modernes, élargit ses horizons. Ceux qui le purent, s'agrandirent; d'autres ouvrirent un petit commerce, etc. Certains, se rappelant les mauvais moments, ayant trouvé à s'occuper dans les villes proches, liquidèrent leur avoir pour aller tenter fortune ailleurs. On les rencontre encore parfois, parlant de leur terroir. Et puis, encore, il y eut les arrivées. Quels en étaient les motifs? Nombreux et profonds. Pour réalisation, des terrains furent mis en vente, au début, à des prix fort abordables. La circonstance fut mise à profit surtout à l'occasion des lois nouvelles de prêts à la construction. Vers ce moment (1950) Rixensart revêtait encore l'aspect d'une cité en grande partie rurale, les grandes options qui devaient modifier cet état de choses ne se manifestant que quelques années plus tard. Ce fait, et une proximité relative des grandes villes, incita nombre de

gens à venir s'y établir, soit à demeure, soit en période de détente. Il se créa donc encore un courant neuf de population, différent de celui précédent. En effet, période 1920-30 (et plus tard), l'habitat était plutôt rare en la commune. On ne s'y installait que lors d'un vide par décès ou départ définitif, ou en cas de vente forcée d'autre nature, aussi, par aménagement de l'un ou l'autre bâtiment sans affectation momentanée. Le mouvement immobilier n'était pas encore très développé, comme il devait le devenir plus tard. Venir s'installer là était laire preuve d'optimisme et de courage, on n'y trouvait que le travail, parfois, même durant les heures qui auraient dû être consacrées au sommeil. La période était à la crise économique, la classe laborieuse — donc, la plus nombreuse — ne s'en sortait que par le travail (pas d'indemnités de chômage), et il fallait trouver à s'occuper de façon plus ou moins renta-



Rixensart Vue panoramique prise des hauteurs de Froidmont.

ble. Ce qui explique les activités détaillées plus haut. Les quelques heures que ces braves gens prenaient le dimanche étaient appréciées d'une façon que l'on ne comprend plus de nos jours. Toute autre devait être la vie de ceux qui les suivirent. Il y eut le renouveau de l'après-guerre, l'approche de ce que l'on a appelé "les golden sixties", le plein emploi existait. Et puis, il y eut le goût des voyages, des déplacements, les horizons familiers ne suffirent plus... En bref, une ouverture sur le monde vers laquelle tout le monde aspirait. C'est de ce temps que date la multiplication des magasins de détail (bien avant les grandes surfaces...), de l'établissement d'artisans, de médecins, etc. et dans d'autres domaines, l'ouverture de cafés, de restaurants et autres endroits d'agrément. Rixensart allait vers son destin, celui actuel, et qui présente certainement des points sociaux intéressants.



Rixensart-Ferme de Froidmont. La cour intérieure

Considérations générales.

On peut donc dire que la période 1920-60 est la résultante logique du passé historique de cette partie du Brabant wallon ; il en est bien autrement à l'heure actuelle, bien entendu. Un témoin éloquent par sa seule présence vient étayer cette façon de voir les choses. A 900 m. au sud de l'église, extrémité méridionale du hameau, sur une éminence, se voit l'imposante ferme de Froidmont (affectée à l'heure actuelle à diverses activités sociales, et qui peut être visitée). Mentionnée dans les actes dès le début du XIV^e siècle, elle est certainement beaucoup plus ancienne, son emplacement, sa structure, le démontrent. A cette hauteur, difficilement accessible sur au moins la moitié de son périmètre (on y accède à cet endroit par plusieurs dizaines de marches de bois), à ses origines elle a dû être fortifiée, ses fenêtres-lucarnes élargies rappellent des meurtrières, comme le fait était courant à l'époque du haut moyen-âge ; on y distingue, également, d'anciennes douves. Ces époques d'invasions et de troubles nécessitaient pareilles dispositions architecturales. A ces moments lointains de son exploitation originelle ses produits devaient servir au ravitaillement des seigneurs et à la protection de ses habitants. Il faut voir ce beau complexe actuellement avec les yeux de l'archéologue et pouvoir faire abstraction, pour plusieurs de ses parties, d'un certain modernisme utilitaire ; il faut aussi se réjouir que cette bâtisse soit préservée parce qu'elle tente de prolonger la pérennité du caractère véritable de la région. Notre époque de transition et de changements à outrance modifie profondément l'aspect de tous les territoires qu'elle envahit, c'est pourquoi il est du plus grand intérêt de conserver ainsi certains "îlots", jalons authentiques de ce que fut le passé, pour la plus grande édification des générations futures. Enfin, qu'y a-t-il de plus démonstratif que ces chiffres de population : 1709 286 habitants. 1801 490 - 1910 2382 - 1961 6.735 - 1977 19.036 Rixensart, terre de contrastes...

Une maison genre "facteur Cheval" à Bruxelles

par Robert HEMMERDINGER

Dans la rue Rempart des moines se trouve au 147 une maison début du siècle pour le moins originale.

Du rez-de-chaussée au premier étage, l'on peut admirer, statues, assiettes, mosaïques et diverses décorations incrustées dans le mur.

Son propriétaire, un Français, Monsieur VALOBRA, bruxellois de cœur depuis un an, eut cette heureuse idée qui fait ressortir cette maison de l'ordinaire dans ce coin de rue bien sombre...

Son grand-père, natif d'Aix en Provence, fréquentait de nombreuses personnalités tel ZOLA et d'autres contemporains, il a certainement laissé en héritage ce caractère ensoleillé et méridional à son petit fils.

Celui-ci pour l'assister des amis artistes tels que : — Desolere, Gaston Bogaert, Therese Bouwen, le docteur Bourdon, Rousseau, Elisabeth Leeb, André Szabo — qui contribuent à cet ouvrage depuis dix mois.

Monsieur VALOBRA, journaliste de son état, nous a confié qu'il en ferait la maison de ses amis artistes.

Souhaitons bonne réussite à ce sympathique et merveilleux rêveur qui met une note de couleur bien agréable dans notre bonne ville de Bruxelles.



Un détail de la façade



Une façade rue Rempart des moines

Communiqué à la presse

Le prix Edgard Spaelant fut institué en 1965 par la Députation permanente du Brabant en vue d'honorer la mémoire d'Edgard Spaelant, député permanent et ancien président de la Commission du Folklore brabançon. Le prix est destiné à couronner un travail inédit et original témoignant d'une connaissance approfondie du domaine économique et social, dans une perspective historique d'une commune ou d'une contrée du Brabant.

D'un montant de 40.000 F, il a déjà compté notamment comme lauréats Désiré Denuit, Charles Steyman, Solange Delaunois, André Smeyers, Yvette Meyer et Joseph Dalmelle.

En créant ce prix, la Province de Brabant a voulu également perpétuer l'œuvre entamée par le Prince des Folkloristes, Albert Marinus, en vue de recueillir les témoignages du passé et de faire écho à tout ce qui touche de près ou de loin notre folklore brabançon toujours bien vivant.

La Commission Provinciale du Folklore a pris connaissance du rapport du jury du prix Edgard Spaelant 1987, réuni sous la présidence de Monsieur Didier ROBER, Député permanent. Neuf ouvrages avaient été présentés :

- La Résistance armée dans le Canton de Wavre (1940-44).
- Les restaurations extérieures de l'hôtel de ville de Bruxelles (1811-1902).
- L'histoire de Limelette, Ottignies et Céroux-Mousty et l'Histoire de Wavre.
- Mémoires d'un enfant de cœur (1924-28).
- Contribution à l'étude de l'archéologie industrielle : les verreries de Fauquez. Apport urbanistique et idées sociales d'Arthur Brancart (1902-1934).
- Parler wallon et vie rurale au Pays de Jodoigne.
- Du sillon au pain. La préparation de la terre et la culture des céréales.
- L'histoire de Waterloo-village à travers un monument tricentenaire : la Chapelle Royale.
- Le Dénombrement des biens de 1686 en Brabant, le "Wallon-Brabant sous le quartier de Louvain".
- Les manufactures de Charles de Lorraine à Tervueren (1760-1780).
- Passe-temps princier ou stimulateur économique ?

La Commission Provinciale du Folklore a décidé :

- d'attribuer le 1er prix ex-aequo à Messieurs Jean-Jacques GAZIAUX, rue Saint-Médard, 62 à 5900 Jodoigne, pour son ouvrage "Parler wallon et vie rurale au pays de Jodoigne. Du sillon au pain. La préparation de la terre et la culture des céréales" et Pierre JACQUET,

avenue A. Buyl, 181 bte 14 à 1050 Bruxelles, pour son ouvrage sur "La Résistance armée dans le Canton de Wavre (1940-44)".

L'ouvrage "Parler wallon et vie rurale au pays de Jodoigne" de Monsieur Jacques GAZIAUX est une œuvre extrêmement intéressante sur les plans technique, linguistique et sociologique. Elle a le mérite de lier la mémoire à ce qui existe de nos jours, à saisir avant son effacement. Résultat d'un remarquable travail sur le terrain, d'une énorme documentation faisant revivre des outils disparus ou des coutumes en voie d'extinction.

Le mémoire de Monsieur Pierre JACQUET "La Résistance armée dans le Canton de Wavre (1940-44)" est également d'un très grand intérêt et d'une densité digne d'éloges. L'auteur a su saisir l'information non enregistrée en interrogeant la mémoire collective des habitants du Brabant wallon sur un sujet douloureux, avec la même démarche de collationner des faits vécus avant leur disparition.

- d'accorder une mention à :

- * Monsieur Philippe WALKOWIAK, rue du Tour, 135 à 7320 Hornu, pour "Le Dénombrement des biens de 1686 en Brabant, le "Wallon-Brabant sous le quartier de Louvain".

- * Monsieur Luc INGELREST, avenue du Zodiaque, 14 à 1410 Waterloo, pour "Les manufactures de Charles de Lorraine à Tervueren (1760-1780). Passe-Temps princier ou stimulateur économique?".

- * Monsieur Olivier LEMESRE, avenue Antoine Depage, 27 bte 7 à 1050 Bruxelles, pour "Contribution à l'étude de l'archéologie industrielle : les verreries de Fauquez. Apport urbanistique et idées sociales d'Arthur Brancart (1902-1934)."



Réunion du prix Spaelant. On reconnaît, entourant les lauréats Messieurs Jean-Jacques Gaziaux et Pierre Jacquet, Monsieur Didier Rober, président et Monsieur Willy Vanhelwegen, vice-président.

Le numéro de décembre de la revue «De Brabantse Folklore» contient les articles suivants :

DE BRABANTSE FOLKLORE

INHOUD

ARTIKELS

- De te Brussel meest populaire 19de-eeuwse lyrisch-dramatische componisten en hun oeuvre door Els VANDENBERGHE
- Een tentoonstelling René Dekeyser te Leuven in 1924 door Leo VAN BUYTEN
- De druivenoogstfeesten te Overijse: ontstaan en evolutie en beknopt overzicht door Philip BRANKAER.

MEDEDELINGEN

- Volksverhalen uit Merchtem-Peizagem 11 door Kamiel BAEYENS en Stelaan TOP
- Stadsarcheologie in Leuven door Patrick VYNCKIER
- Ieperse Stedelijke Prijs voor Cultuurhistorische Monografie door Leo VAN BUYTEN
- Het Koninklijk Legermuseum door Leo VAN BUYTEN
- Archief en museum van het Vlaams Leven te Brussel door Ronald BOON
- Een verdwenen Alsebergse herberg door Stefaan KILLENS
- Aandacht, leesgeld 1989
- Etienne Sabbeprijs voor Geschiedenis 1989 door Leo VAN BUYTEN.

LEESTAFELNIEUWTJES

- Ptolemaeïsche Egypte door Peter VAN DESSEL
- Het vak Moderne Geschiedenis aan de K.U. Leuven door Leo VAN BUYTEN
- Zeldzame brochures door Leo VAN BUYTEN
- Leuvense publicaties door Leo VAN BUYTEN
- Leuvense volkskundige nieuwtjes door Leo VAN BUYTEN